

La revue catholique des idées et des faits

Après un siècle du mouvement d'Oxford (1833-1933)
Les mémoires de M. Gleb Botkine
Dominer
Les missionnaires et le cinéma

J. de BIVORT de la SAUDÉE, S. J.
Comte PEROVSKY
Pierre SANSON
Jean DENIS

La Semaine

Ah! cette balustrade! Déjà de bons patriotes s'étaient querellés à son propos et cela au seul et unique profit du roi de Prusse, à moins que ce ne fût à celui du président des Etats-Unis. De grâce, pas de réédition de cette mauvaise plaisanterie! Qu'on la place n'importe où, mais surtout qu'on n'en parle plus. Le gouvernement n'a peut-être pas été très heureusement inspiré en laissant à nouveau poser le problème de cette balustrade devant l'opinion publique. Ces quelques pierres ne valent vraiment pas que l'on se dispute entre bons Belges. Dinant avait officiellement décidé de les adopter, à la suite de leurs regrettables aventures à Louvain. Il n'y avait qu'à les abandonner à leur sort. Invoquer « l'intérêt national » à leur sujet, n'est-ce pas exagérer singulièrement leur importance? Or, elle n'en ont vraiment aucune. Seuls des équivoques et des malentendus ont fait de cette balustrade, et tout à fait à tort, comme un vague symbole d'on ne sait trop quoi. Les Belges n'oublieront jamais la fureur teutonnes. Ils auraient la mémoire courte que les Prussiens se chargeraient de la leur rafraîchir.

La nomination du recteur de l'Université de Gand ne devrait pas davantage diviser les Belges. Ah! que de luttes stériles et malfaisantes nous ont valu, depuis dix ans, cette question flamande si simple pourtant et si facile à résoudre! Gand est devenue une université flamande. Donnez-lui le recteur flamand le plus indiqué pour empêcher une agitation malsaine de s'entretenir. Tel candidat ne vous plaît pas en tout ou même pas du tout? Et puis? La seule question est celle de savoir si, en ne le nommant pas, aujourd'hui, après avoir trop longtemps tergiversé et avoir laissé se développer autour de sa nomination un remous qui a fini par faire de l'intéressé un symbole, on ne risque pas de faire infiniment plus de mal que ne pourrait en faire, comme recteur, ce candidat que vous n'aimez pas.

Le Congrès wallon de Namur demande que l'on fortifie la frontière de l'Est. Il a parfaitement raison. Un pays n'est digne de son indépendance que s'il a le courage de s'imposer les sacrifices indispensables à la défense de son territoire. Serrons la ceinture d'un cran, s'il le faut, mais protégeons-nous contre une nouvelle invasion prussienne.

C'est servir l'intérêt français, nous fût-il répondu, et cela sans compensation.

Certes la politique française est loin, très loin, de nous avoir donné, depuis la victoire, ce que nous avons promis le... sentiment français, et ce qu'il n'a cessé de nous promettre. Beaucoup de belles paroles nous furent adressées; très peu d'actes généreux les ont suivies. Mais notre politique à nous sut-elle toujours obtenir tout le possible?... Une nouvelle occasion s'offre. L'Allemagne hitlérienne se fait plus menaçante. La France la redoute. N'est-ce pas le moment de « causer » avec Paris, de s'entendre pour une défense commune, mais à la condition *sine qua non* de compensations économiques pour notre effort?

La France a besoin de nous, nous avons besoin d'elle : conditions idéales pour conclure un accord utile et profitable aux deux parties.

Il paraît que, seul, un « accord provisoire sur l'institution d'un

contrôle permanent des armements » peut encore empêcher la Conférence du Désarmement d'ajouter un échec retentissant aux très nombreux échecs déjà enregistrés à Genève. M. Paul Struye nous l'affirme, et nous le croyons d'autant plus volontiers qu'en la matière ses idées le portent certainement à l'optimisme plutôt qu'au pessimisme. Mais s'il a raison, la cause n'est-elle pas entendue? Qui donc peut raisonnablement soutenir que l'Allemagne hitlérienne, où toute une jeunesse joue au soldat et dont les armements clandestins ne sont plus que le secret de polichinelle, accepterait un contrôle sérieux par ses vainqueurs d'hier?

Certes, M. Paul Struye a raison d'écrire :

Autant il est dans la nature humaine — somme toute excusable — de supporter de mauvaise grâce la surveillance de l'ennemi d'hier, autant il serait impardonnable de se rebeller contre les investigations d'une autorité internationale.

Mais l'Allemagne n'en est pas, depuis quinze ans, à un « impardonnable » près!

Le sort de la Conférence du désarmement dépend de Berlin et rien que de Berlin : répétons-le sans nous lasser.

M. Paul Struye reconnaît volontiers que le fait hitlérien domine la situation européenne. « Cependant — ajoute-t-il — ce fait hitlérien ne supprime pas le problème du désarmement. Il en rend, au contraire, la solution plus impérieusement urgente. »

Evidemment, évidemment... Mais n'en rend-il pas la solution pratiquement impossible? Nous le pensons, tout en le regrettant autant que quiconque. Berlin parlera « quantité ». On lui répondra « qualité » : les mêmes quantités d'armes ayant une efficacité très différente d'après le dynamisme qui s'en sert. Et ce sera le rouet, en l'espèce la course aux armements, la guerre...

La Revue réactionnaire! Qui donc eût osé prédire, avant la guerre, qu'il se trouverait bientôt des hommes jeunes, intelligents, avancés, l'élite de leur génération, fiers de se déclarer réactionnaires? Elle s'édite à Bruxelles et en est à son quatrième numéro. Son directeur, Robert Poulet, y apparaît bien sympathique. Dans le dernier numéro, il jette un « coup d'œil sur les partis en Belgique ». Il se borne, pour cette fois, à parler des catholiques. Bien des notations intéressantes émaillent son article, mais est-il bien sûr de ne pas méconnaître nos génératrices politiques? D'autre part, certaines affirmations feraient croire qu'il n'est guère au courant de la réalité belge.

Citons :

« Catholique? »... C'est une pure folie de prétendre souder ensemble, fût-ce à d'excellentes intentions, la vérité absolue, et les vérités fragmentaires, momentanées ou relatives de la politique. C'est la raison pour laquelle le nom seul du parti catholique en Belgique est une absurdité et un méfait. Depuis que les questions purement religieuses ne sont plus posées chez nous, ou ne le sont plus que pour rire, et que les uns se sont rabattus sur la défense du capitalisme (je veux dire de ce qu'il y a de plus caduc dans le système capitaliste, ce processus de fausse liberté qui finit par donner aux grandes banques une puissance dangereuse pour l'Etat, pour le bien public et pour elles-mêmes), les autres ont roulé dans le fossé de la démagogie la plus crasseuse, et font du catholicisme en Belgique l'affaire d'un monsieur bigot qui flagorne les ouvriers au sortir de Vèpres.

Avant de partir en guerre contre le parti catholique, ne faut-il pas se rappeler son passé? Sans libéralisme antireligieux eussions-nous connu, en Belgique, un parti catholique? N'est-il pas né d'une persécution religieuse? Nous déplorons autant que M. Poulet la soudure de vérités absolues et de vérités politiques momentanées et fragmentaires. Ramener l'élection des mandataires chargés du bien commun à un vote pour ou contre... «aller à la messe» est absurde. Qu'y faire... tant que l'adversaire ne désarme pas? M. Poulet croit-il, peut-être, que cet adversaire a désarmé? «Depuis que les questions purement religieuses ne sont plus posées chez nous, ou ne le sont plus que pour rire...», écrit-il. C'est un peu vite dit. Les catholiques belges sont moins brimés, précisément parce qu'il y eut et qu'il y a toujours un parti catholique! Mais demain la question scolaire peut se poser à nouveau, au Parlement, et conduire à une persécution générale de l'école catholique à l'aide des deniers de tous les contribuables. Mais, aujourd'hui, dans bien des communes, la lutte scolaire bat toujours son plein. Mais dans les nominations de bien des fonctionnaires (communaux surtout), dans la distribution de bien des subsides, dans l'emploi de bien des ressources publiques, l'anticatholicisme est toujours le facteur dominant. Mais dans combien de communes et de provinces, l'argent de tout le monde ne sert-il pas à déchristianiser? Ce n'est pas «pour rire» que tant de places officielles ou semi-officielles sont interdites à quiconque «va à la messe». Oui, il est regrettable qu'il ait fallu, dans un intérêt supérieur — pour empêcher la déchristianisation de la Belgique — grouper les catholiques sur l'essentiel au risque de compromettre quelque chose de cet essentiel en le liant trop intimement à du secondaire, de l'accessoire, du transitoire et même de l'erroné. «Pire folie» est un peu fort; mettons: «c'est un mal...». Mais n'est-ce pas un moindre mal et donc, en bonne psychologie, le plus grand bien?

Nos frères de France n'ont pas réussi, eux, à s'unir sur l'essentiel. Ils n'ont pas soudé ensemble la vérité absolue et les vérités relatives de la politique. On connaît le résultat: les lois laïques ont déchristianisé la France. Or, si le catholicisme est vrai, il vaut tout de même mieux garder allumé la flamme chrétienne dans le plus grand nombre d'âmes possible, en risquant de se tromper en matière financière, douanière ou autre d'intérêt temporel plutôt que de voir enlever à nos compatriotes la paire d'ailes dont parlait Taine.

Voilà quant au principe. Mais qu'un grave problème d'application se pose, nous ne songeons pas à le nier. Qu'à trop souder les vérités religieuses et certaines solutions toutes relatives de nos problèmes sociaux et politiques belges on s'expose à compromettre le catholicisme et à en éloigner des âmes de bonne volonté, nous le reconnaissons volontiers. Comment prêcher la Rédemption, l'adoption divine, la béatitude éternelle, aux pauvres âmes égérées, aux masses ignorantes du message de Jésus, en ne leur demandant que d'accepter le Don de Dieu et la fraternité dans son Christ? Problème angoissant à coup sûr et qui très certainement hante l'esprit de quiconque récite avec amour le *Pater noster*: Que votre règne arrive!...

Les Tharaud ont terminé, dans le dernier numéro de la *Revue universelle* leur enquête sur les *Juifs d'Allemagne*.

Soulignons d'abord ce propos qu'ils rapportent:

A Prague, l'autre jour, un de ces jeunes intellectuels juifs qui ont été les premiers à fuir l'Allemagne dès que les choses ont mal tourné, me parlait avec jurcur de sa patrie d'hier, et me disait: «Qu'attendez-vous? C'est tout de suite que la France devrait faire la guerre à l'Allemagne. Dans trois ans, il sera trop tard. Elle sera armée jusqu'aux dents. C'est elle qui vous attaquera, et vous serez perdus».

L'homme qui me parlait de la sorte dirigeait, il n'y a pas seulement un mois, la plus importante revue pacifiste de Berlin. Mais au regard de ce pacifiste, devenu soudain si belliqueux, mettre l'Europe en feu pour tranquilliser Israël, c'est sans doute encore du pacifisme.

Si être pacifiste, c'est vouloir la paix et les moyens les plus efficaces, les plus rapides et les moins cruels pour l'établir, ce pacifiste juif a raison. Une guerre préventive assurerait la paix, à moins de... frais que la défense, supposée victorieuse, contre une nouvelle attaque prussienne.

La conclusion des Tharaud vaut d'être citée ici tout entière:

Dans le courrier qui m'attendait, je trouvai maintes lettres de Juifs, peu aimables pour la plupart, et qui rappelaient par leur aigreur celles que j'ai déjà citées. Il y en avait même de violentes. «A votre retour, me déclarait un belliqueux anonyme, on vous fera votre affaire.» Etre insulté, était dans l'ordre. Ce n'était pas cela qui causait ma déception. Je sais par expérience combien il est délicat et à quelles mésaventures on s'expose, quand on se mêle de parler des gens et des choses d'Israël. On est à peu près sûr de mécontenter tout le monde: les uns vous jugent inhumains, et les autres trop débonnaires. J'en ai pris depuis longtemps mon parti. Je mis les injures au panier, et je gardai les lettres qui me semblaient avoir quelque bon sens pour y réfléchir à loisir. Après quoi, j'ouvris les journaux. Et c'est alors, alors seulement, que je fus désagréablement surpris.

J'y pensais trouver les articles que j'avais envoyés à peu près tous les jours au cours de mon voyage. Mais seuls, les trois premiers avaient paru dans le journal. Et ensuite plus rien... plus rien que le reste du monde!

Les lettres que je venais de lire me firent soupçonner tout de suite la raison de ce petit mécompte. Encore un coup d'Israël! me dis-je en moi-même aussitôt. Mais tout de même j'étais très loin de me douter que ces articles, où j'écrivais bonnement, et le plus sincèrement du monde, ce que je voyais et entendais, avaient pu soulever, dans le public juif, une émotion sur laquelle je fus rapidement renseigné.

— Ah! quelle histoire! s'écria mon directeur et ami, quand j'entraî. Des protestations par centaines... des désabonnements par milliers... Salle Wagram, dans un meeting de protestations contre Hitler (il y en a maintenant tous les jours), des orateurs vous ont pris à partie, vous et le journal bien entendu. On vous a injurié et traîné dans la boue comme d'ignobles professionnels et profiteurs de l'antisémitisme. Sur quoi, une bande en délire est venue brûler sous nos fenêtres les numéros du journal où avaient paru vos articles. Un autodafé, ce n'est pas mal!... Mais voici le plus grave! Les courtiers de publicité sont entrés dans la danse. Ils menaçaient de retirer leurs annonces. Et vous savez, les courtiers juifs, c'est au moins, soixante pour cent de la publicité d'un journal... Alors, vous comprenez, nous avons arrêté... Et je ne vous ai pas prévenu, pour ne pas troubler votre voyage.

Bien sûr je comprenais...

Il va de soi que je n'attache pas plus d'importance qu'il ne faut à cette petite histoire personnelle, mais elle a sa moralité. A l'avenir quand un Juif me parlera de liberté d'opinion, ou de liberté tout court, je saurai comme il faut l'entendre...

Allons, laissons cela, le sort en est jeté! Je vois bien qu'Israël ne fera jamais plus bon ménage avec moi. Mais Dieu merci, je garde des amis, et fidèles, dans l'antique tribu: toi surtout, la première, figure d'éternité, vieille Jument Errante.

Rien n'excuse les violences antijuives de l'hitlérisme. Toutefois l'aventure des Tharaud — de philosémites aussi notoires que les frères Tharaud — en dit long sur la mentalité juive...

Après un siècle du Mouvement d'Oxford

(1833-1933)

I. — Aperçu rétrospectif

Le 14 juillet 1833, John Keble, le plus distingué des *fellows* d'Oriel College, prononçait à Saint Mary's d'Oxford, église anglicane de l'Université, son sermon sur « l'Apostasie nationale ». Effrayé du bill qui, sans consultation préalable de l'autorité ecclésiastique, supprimait la moitié des évêchés anglicans d'Irlande, le « poète tendre et doux » du *Christian year* sut prendre la manière forte pour dénoncer l'intrusion et l'usurpation de l'État. Il voulait en finir avec cette poussée d'ératisme qu'aucun texte évangélique et aucune tradition apostolique ne pouvaient sanctionner. Ses mots pénétrèrent si avant dans les âmes que, vingt-quatre ans après, Newman pouvait écrire : « J'ai toujours regardé et fêté ce jour comme le point de départ du mouvement religieux (1). »

Le cri d'alarme de Keble devait trouver son écho dans l'élite intellectuelle d'Oxford. Il devait faire jaillir de la plume d'un *churman* anglican un écrit anonyme de trois pages, publié le 9 septembre 1833. Celui-ci commence par ces mots : « A mes frères dans le saint ministère les prêtres et les diacres de l'Église du Christ en Angleterre... » Il rend le son métallique d'une trompette de cavalerie qui invite au combat (2). On y reconnaît le style fiévreux de Newman :

Je dois parler — s'écrie-t-il — car les temps sont très mauvais et personne ne parle contre eux. N'en est-il pas ainsi? Ne sommes-nous pas à nous regarder sans rien faire? Ne reconnaissons-nous pas tous le péril en lequel l'Église est tombée, et cependant chacun ne demeure-t-il pas assis tranquillement dans son coin?...

Cet appel aux armes est le premier des tracts. Ils se succèdent ensuite pendant douze ans et donnent à cette période du Mouvement d'Oxford le nom de tractarien. Leur but est de secouer la torpeur de l'Église anglicane, de plus en plus endormie malgré les invasions multiples de l'ennemi : intrusion de l'État dans le domaine spirituel, influence naissante de la critique allemande, abandon de la pratique religieuse... C'est l'anglicanisme tout entier qui menace de s'effondrer. L'effet de ces écrits anonymes est prodigieux. Newman triomphe : « Je consens volontiers, disait-il, qu'on m'accuse d'écrire d'une façon irritée et irritante, si, par là, je réveille les gens (3). »

Dès 1835, Pusey se met de la partie. Les tracts deviennent plus longs et plus érudits : c'est, selon l'expression de Church, « la grosse artillerie sur un champ de bataille où il n'y a eu jusquelà que des escarmouches de mousqueterie (1) ».

Le tract XC, le dernier de tous, est lancé dans le public le 27 février 1841. Il est de Newman. Il cherche à prouver que les XXXIX articles d'Elizabeth, le *credo* de l'Église anglicane, « quoique produit d'une époque anticatholique, sont, par la Providence de Dieu, tout au moins non-anticatholiques », qu'ils ne sont pas en contradiction avec le Concile de Trente; ils pourraient donc être souscrits par ceux qui aspirent au catholicisme. Ces déclarations devaient tonner comme un coup de foudre dans les murs austères de la vieille Université d'Oxford. Quelques anglicans applaudissent; d'autres — et c'est le grand nombre — s'indignent.

Le 8 octobre 1845, Newman, retiré dans sa solitude de Littlemore, se faisait recevoir dans la véritable Église. Quelques heures auparavant il écrivait à ses amis :

J'attends cette nuit le Père Dominique. C'est un Passionniste qui, depuis sa jeunesse, a songé nettement tout d'abord aux contrées septentrionales, puis à l'Angleterre. Après environ trente ans d'attente, il a été envoyé ici sans que la décision dépende de lui. Il s'est peu occupé de conversions. Je l'ai vu quelques minutes l'année dernière... Il est simple en même temps qu'un saint homme et, somme toute, extrêmement doué. Il ne sait pas mon intention; je compte lui demander d'être reçu dans l'unique troupeau du Christ (2).

Quelques heures après, Newman faisait son abjuration.

Disraëli dira un jour de cette conversion « qu'elle a imprimé à l'Angleterre une secousse dont elle est encore ébranlée (3) ».

Cet événement était bientôt suivi d'un autre qui devait ranimer les vieilles rancunes des antipapistes. Par un bref promulgué le 29 septembre 1850, Pie IX rétablissait la hiérarchie catholique outre-Manche. Depuis le schisme d'Henry VIII, l'Angleterre, assimilée aux pays de missions, était gouvernée par un vicaire apostolique. Les anglicans s'indignent du changement, les journaux protestent. John Russel, le Premier ministre, dénonce « l'agression du Pape ». Cependant le Saint-Père maintient sa décision. Il nomme Wiseman cardinal-archevêque de Westminster. A son arrivée à Londres, le cardinal est reçu par des huées. Les plus fanatiques vont même jusqu'à jeter des pierres sur le carrosse. Né à Séville en 1802, de sang anglo-irlandais, Nicolas Wiseman

(1) NEWMAN, *Apologia pro vita sua*, London, Longmans, 1932, p. 22.

(2) Dans les tracts suivants, Newman décide de mettre comme épigraphe : « Si la trompette rend un son incertain, qui se préparera à la bataille? »

(3) *Letters and Correspondance of J. H. Newman during his life in the English Church*, édité par Anne Mozley, London, Longmans, Green and Co., 1891, t. I, p. 489.

(1) R. W. CHURCH, *The Oxford Movement*, p. 151.

(2) NEWMAN, *Apologia pro vita sua*, op. cit., p. 140.

(3) Cité par PAUL THUREAU-DANGIN dans la *Renaissance catholique en Angleterre au XIX^e siècle*, Paris, Plon, 1899, t. I, p. 321.

avait cependant tout ce qu'il fallait pour se concilier les sympathies des anglicans : « Assez Anglais, a très justement observé Thureau-Dangin, pour comprendre ses compatriotes et s'en faire comprendre et cependant assez dégagé, par sa formation personnelle, des habitudes d'esprit des catholiques d'outre-Manche, pour n'avoir ni leurs timidités ni leurs courtes vues (1) », on pouvait fonder sur lui de grandes espérances. D'ailleurs, avec de telles qualités, il sut peu à peu calmer les irritations et retourner en sa faveur l'opinion hostile.

Cinq ans après la conversion de Newman, en mars 1851, Manning, pasteur anglican gradué d'Oxford et ancien ami du grand tractarien, fait également sa « sécession ». Il succédera bientôt à Wiseman comme archevêque de Westminster.

* * *

Tandis que ces conversions retentissantes et d'autres encore se produisent, la reviviscence catholique dans l'Église anglicane se continue et se propage. Pusey en devient le centre. Il s'oppose à toute « sécession » individuelle vers l'Église romaine. A un anglican qui songeait à passer au catholicisme, il écrivait au mois d'août 1845 :

Si vous avez réellement des doutes, je ferai, avec la bénédiction de Dieu, tout ce qui dépendra de moi pour les dissiper. Autant que je peux apprécier votre position, vous semblez plutôt attiré vers l'Église romaine par sympathie que par le sentiment du devoir. Mais l'amour qu'on peut avoir pour l'Église de Rome ne doit nous faire oublier ni les bénédictions que Dieu nous a données dans notre propre Église, ni nos devoirs envers elle. Nous pouvons aimer l'Église romaine, ses saints, ses pieux docteurs, estimer en elle tout ce qui tient de l'esprit de Dieu, et cependant, quoiqu'elle ait eu de très grands saints, qu'elle reçoive de très grandes grâces, ce n'est pas une raison pour que nous quittions l'Église dans laquelle Dieu nous a placés. La question n'est pas de savoir si l'Église romaine possède des dons précieux, mais si nous avons la présence de Jésus-Christ. Si nous en jouissons — ce dont on ne peut douter — alors nous sommes en sûreté où nous nous trouvons, et, quelle que soit la voie où l'on nous appelle, travaillons dans la partie de la vigne où nous avons été placés.

L'opposition de Pusey aux conversions individuelles ne l'empêche pas d'être très favorable à la *corporate union*, but final du Mouvement. Il conçoit cette réunion avec Rome non pas comme une soumission humiliante, mais comme une réconciliation avec le Souverain Pontife. Une fois la renaissance catholique achevée dans l'anglicanisme, il espère conclure avec le Pape une négociation basée sur des concessions mutuelles. Le tractarianisme devient le puseyisme.

En 1856, le Dr Lee, *clergyman* anglican, gradué d'Oxford, épris des idées de Pusey, lance un journal intitulé *The Union*. Le but de cet organe est de promouvoir l'union avec le Saint Siège. Un an après, Lee fonde l'*Association for the promotion of the Union of Christendom*, que l'on appellera, pour plus de facilité, l'A. P. U. C. Quelques catholiques s'unissent à cette ligue de prières. Parmi les plus en vue il faut signaler Father Lockhart et surtout Ambrose Phillips.

Converti de l'anglicanisme en 1825, alors qu'il n'avait encore que seize ans, Ambrose March Phillips, plus connu dans la suite sous le nom de Phillips de Lisle, est un des plus enthousiastes pour la cause de l'union. Mais un groupe important de catholiques s'effraie. Wilfrid Ward se met en campagne avec la *Dublin Review*, fondée par Wiseman en 1836. Wiseman lui-même, puis Newman,

esprits plus subtils, plus nuancés, ménagent davantage l'A. P. U. C.

Mais finalement celle-ci devait être condamnée par Rome. Pusey, resté en dehors de l'*Association for the promotion of the Union of Christendom*, ne perd cependant pas de vue son idée de l'union des Églises. En septembre 1865, il fait paraître un écrit intitulé : *Eirenicon, l'Église d'Angleterre, partie de l'Église une, sainte, catholique du Christ, et un moyen de rétablir l'unité visible*. Newman lui-même répond à son ami : il lui montre tout ce que sa position a d'illogique. Cependant, sur le continent, on s'intéresse vivement à l'idéal poursuivi par Pusey. Mgr Darboy accueille avec grande sympathie le leader anglo-catholique qui séjourne quelque temps en France. Mgr Dupanloup lui promet de faire distribuer dans son diocèse la prière des anglicans pour l'union. Il se fera l'avocat des unionistes au Concile du Vatican. Plein d'espoir, Pusey publie en 1869 un second *Eirenicon* et en 1870 un troisième. Malheureusement les définitions du concile sont présentées aux anglicans d'une manière exagérée et inexacte. Pusey y voit le triomphe du parti intégriste et renonce à toute espérance d'union. Il écrira un jour : « La majorité du concile m'a brisé; je n'ai touché depuis aucun livre de controverse romaine (1). » Et encore : « Le Concile du Vatican a été le plus grand chagrin de ma longue vie (2). »

Thureau-Dangin a trop bien écrit sur les premières phases de la renaissance catholique en Angleterre (3) : son œuvre est définitive. Nous n'insisterons donc pas davantage ici sur cette période connue du public. Notre but était seulement de reporter le souvenir sur quelques faits importants du Mouvement d'Oxford. Nous espérons par là faire mieux saisir le lien entre les efforts qui se développaient déjà alors et ceux qui se sont poursuivis hier et se poursuivent encore aujourd'hui dans l'espoir de réaliser l'union anglo-romaine. Ceux qui veulent bien s'intéresser à cette grande question verront peut-être ainsi sous un jour nouveau ce problème dont ils ne connaissaient qu'un aspect. Rappelons cependant qu'en plus de ces tentatives, en vue d'un rapprochement de Rome, le mouvement d'Oxford fut, dans tous les domaines, une contre-Réforme reconstruisant ce que le schisme et l'hérésie avaient démolé. Sa vitalité et sa diffusion furent telles que les libéraux ou modernistes d'alors aussi bien que les évangéliques s'effrayèrent de ses tendances. Les premiers y voyaient un caractère trop dogmatique, les autres une tentative de réconciliation avec le Pontife romain. Ils avaient vu clair. Nous montrerons dans la suite comment ce retour à une religion d'autorité s'est singulièrement accentué dans l'anglo-catholicisme contemporain, à tout le moins dans celui qui a résisté à l'invasion moderniste. Une personnalité anglicane, très au fait de la question, l'a justement observé : si Newman, Keble, Pusey et leurs amis « n'ont pas toujours eu Rome en vue. Rome n'en a pas moins toujours été le but du Mouvement d'Oxford (4). »

Il faut attendre les années 1894 à 1896 pour assister à un nouvel effort en vue de l'union des Églises. Malgré la sympathie de Léon XIII, si désireux de faire avancer cette cause tant de fois bénie par lui, lord Halifax, l'abbé Portal, Mgr Gasparri, Mgr Duchesne et leurs amis se virent obligés dès l'été de 1896, d'attendre une époque plus favorable pour travailler à cette œuvre irénique.

Le 13 septembre de cette même année, après quelques jours de prière et de réflexion, Léon XIII, non sans de longues hésitations — au dire de Duchesne — se déterminait à publier la bulle *Apostolicae curae*. En celle-ci, après avoir exposé toutes les mesures prises

(1) Cités par THUREAU-DANGIN, *op. cit.*, t. III, p. 144.

(2) *Idem, ibid.*

(3) *Op. cit.*

(4) « ... If Rome was not always meant by the movers, Rome was what the Movement itself always meant. » (SPENCER JONES, *Catholic Reunion*, Oxford, Blackwell, 1930, p. 46.)

(1) PAUL THUREAU-DANGIN, *op. cit.*, t. I, pp. 129-130.

depuis le règne de Marie Tudor, et le soin avec lequel on avait procédé à de nouvelles enquêtes, le Pontife romain rappelait le défaut de forme et d'intention des ordres conférés selon le rite d'Edouard VI, puis il concluait : *C'est pourquoi, nous conformant à tous les décrets de nos prédécesseurs relatifs à la même cause, les confirmant pleinement et les renouvelant, par Notre autorité, de Notre propre mouvement et de science certaine, Nous prononçons et déclarons que les ordinations conférées selon le rite anglican ont été et sont vaines et absolument nulles.*

Ces déclarations devaient arrêter pour plusieurs années le mouvement vers Rome de l'aile droite et, sur cette même voie, l'avance sensible des plus hautes autorités de l'Église établie.

La bulle *Apostolicae curae* semblait même devoir faire renoncer pour toujours à toute espérance d'union anglo-romaine. Déjà le 15 octobre 1894, l'archevêque de Cantorbéry écrivait à lord Halifax, à propos du rapprochement éventuel : « Il est impossible de faire un seul pas en avant tant que la validité de nos ordres ne sera pas reconnue (1). »

Cependant une déclaration inattendue allait donner à l'aile droite anglicane l'occasion de faire de nouvelles tentatives en vue de l'union. Du 5 juillet au 7 août 1920 se tenait à Londres, dans le majestueux palais des archevêques de Cantorbéry, la sixième Conférence de Lambeth. Deux cent cinquante-deux évêques anglicans y sont réunis en assemblée plénière. « Conscients, disent-ils, de la responsabilité dont ils sont investis, touchés par la sympathie et les prières d'un grand nombre (2) », ils adressent à tous les chrétiens disséminés dans le monde un appel en faveur de l'union. Celui-ci est publié dans la presse anglaise du 8 août. Les évêques anglicans y déplorent les divisions établies dans la société chrétienne, ils reconnaissent qu'elles sont contraires à la volonté de Dieu, ils confessent leur part de responsabilité dans les mutilations du corps mystique du Christ, lesquelles sont un obstacle à l'activité du Saint-Esprit. Ils sont convaincus de l'action de ce même Esprit les appelant d'une manière solennelle et toute spéciale à s'associer, dans la pénitence et la prière, à tous ceux qui déplorent ces divisions des peuples chrétiens et sont inspirés par la perspective et l'espérance de l'unité visible dans l'Église tout entière (3).

Bien plus, les évêques de l'Église établie se déclarent « prêts à accepter des autorités des autres Églises une forme de commission où de reconnaissance qui ferait reconnaître par elles le ministère du clergé anglican (4) ». Bref, à peine un quart de siècle après la condamnation des ordinations anglicanes, les évêques réunis à Lambeth laissent entendre implicitement qu'ils étaient disposés à se faire réordonner selon le rite romain si cette concession pouvait aider à réaliser l'union.

Étant données les croyances diverses des évêques anglicans réunis à la Conférence de Lambeth, en dehors de ceux qui appartiennent à la droite romanisante, il y a des modernistes et des évangéliques — on peut se demander ce que signifie cette disposition. Voici ce que nous pouvons lire à ce sujet dans les minutes des Conversations de Malines : « D'après une déclaration autorisée, la pensée première des évêques anglicans était de régler leur situation à l'égard des Églises qui ne possèdent pas de hiérarchie épiscopale, presbytériens d'Écosse, par exemple, wesléens, méthodistes, etc... Cependant, l'offre des évêques anglicans n'excluait pas l'idée d'une entente avec les Églises constituées autour d'une hiérarchie épiscopale. Elle semblait même y conduire. Si toutes choses par ailleurs étaient réglées par rapport à la doctrine, et si

l'accord était conclu sur un régime disciplinaire (1), il n'y aurait pas de difficultés de la part des évêques anglicans à accepter tel élément d'ordination qui paraîtrait nécessaire à l'Église romaine pour mettre hors de doute aux yeux de tous la validité de leur ministère (2). »

Ces déclarations de la sixième Conférence de Lambeth n'étaient pas sans importance. Si elles ne signifiaient pas grand-chose pour les modernistes et les évangéliques de l'Église anglicane, elles n'en donnaient pas moins un soutien officiel aux anglo-catholiques pro-romains si désireux de régler avec Rome cette question de leur ordination.

Lord Halifax voyait renaître ses plus chères espérances. Fort des expériences passées et du conseil jadis donné par Newman, il part pour Malines dans le courant d'octobre 1921. Muni d'une lettre de présentation de l'archevêque de Cantorbéry, il demande audience au cardinal Mercier et le prie de vouloir bien organiser des conférences entre représentants de l'Église catholique et de l'Église anglicane. Le cardinal accepte. « Pour rien au monde, écrira-t-il plus tard, je ne voudrais autoriser un de nos frères séparés à dire qu'il a frappé de confiance à la porte d'un évêque catholique romain, et que cet évêque catholique romain a refusé de lui ouvrir (3). »

Le but des Conversations de Malines fut très clairement exprimé par le cardinal Mercier lui-même, dans un discours prononcé à Bruxelles, le 25 septembre 1925 :

Notre Saint-Père le Pape Pie XI, disait Son Eminence, met une insistance particulière à nous rappeler qu'il attend surtout de nous un travail de rapprochement qui consiste à clarifier l'atmosphère, ainsi que s'expriment nos amis anglicans, c'est-à-dire à dissiper les malentendus, à se libérer de part et d'autre de ses préjugés, à rétablir la vérité historique. Ecarter de notre mieux les obstacles à l'union, c'est notre tâche; l'union elle-même sera l'œuvre de la grâce à l'heure que daignera choisir la divine Providence.

Nous avons montré ailleurs (4) comment, loin d'avoir échoué dans la réalisation de cette fin, les Conversations de Malines, plusieurs fois « approuvées, encouragées et bénies » par Rome, ont réalisé le premier but désiré. Dans le mouvement de convergence de l'Église catholique et des éléments pro-romains de l'Église anglicane, elles ont été une étape dont il est difficile de mesurer l'étendue.

II. — L'activité des anglo-catholiques pro-romains et leur position dogmatique

Si elles ont fait avancer l'œuvre de rapprochement, les Conversations de Malines ont montré clairement le peu d'espoir d'un accord dogmatique et disciplinaire *prochain* entre l'Église romaine et l'Église anglicane *tout entière* : le centre de celle-ci est trop moderniste et l'extrême-gauche trop antiromaine. En admettant que tout aille pour le mieux, deux hypothèses restent donc possibles : l'union avec Rome des seuls anglo-catholiques pro-romains dans l'éventualité d'un *desestablishment*, séparation de l'Église et de l'État, ou bien, dans un avenir beaucoup plus éloigné, l'union avec Rome de l'Église Établie revenue quasi entièrement à la foi et à la pratique catholiques par une voie aussi mystérieuse que celle suivie par le mouvement parti d'Oxford en 1833.

Certains anglo-catholiques très ou trop optimistes cherchent

(1) Viscount HALIFAX, *Leo XIII and Anglican Orders*, London, Longmans, 1912, p. 138.

(2) *Conference of Bishops of the Anglican Communion holden at Lambeth Palace, July 5 to August 7, 1920*, London, S. P. C. K., 1922, p. 26.

(3) *Op. cit.*, loc. cit., p. 27.

(4) *Op. cit.*, loc. cit., p. 29.

(1) C'est nous qui soulignons ce passage.

(2) *The Conversations at Malines, 1921-1925, Original documents edited by Lord Halifax, published by Philip Allan and Co, London, 1930, p. 299.*

(3) *Lettre pastorale* du 18 janvier 1924.

(4) V. g. dans le *Correspondant* du 25 mai 1930, pp. 589 à 604, et dans la *Revue Générale* du 15 février 1931, pp. 129 à 148.

encore à « réconcilier » avec Rome toute l'Église anglicane avec sa hiérarchie. D'autres, considérant l'état de l'anglicanisme d'aujourd'hui — nous avons déjà insisté sur sa composition de plus en plus hétérogène — cherchent uniquement à gagner le plus d'âmes possible à la croyance catholique, afin de les réunir « corporately » à Rome dans l'éventualité d'un *desestablishment*. Les uns et les autres sentent leur confiance croître d'autant plus que les documents officiels de l'Église anglicane ne cessent de bénir et d'approuver leurs efforts en vue de l'union.

Comme membres de l'Église d'Angleterre, — déclarent les évêques anglicans réunis en 1930 au palais de Lambeth, — nous confessons que nous sommes responsables pour une part de la rupture de l'unité; et nous croyons que l'on ne pourra espérer la réunion dans une fraternité reconstruite que lorsque tous s'uniront dans la pénitence pour effacer la faute qu'eux et leurs ancêtres ont commise en provoquant ces divisions entre chrétiens, si néfastes à la vitalité de l'Église (1).

Et la Commission faisant sienne une fois de plus la déclaration de 1908, reprise déjà en 1920, ajoute :

Les desseins de Dieu ne seront accomplis par aucun plan de réunion qui ne comprendrait pas finalement la grande Église latine d'Occident, avec laquelle notre histoire a été intimement associée dans le passé et à laquelle nous unissons encore tant de liens de foi et de tradition communs. Si faibles que puissent paraître à présent les chances d'atteindre un pareil idéal, le sentiment de la commission est que, dans toute tentative de réunion, il faut avoir en vue l'unité tout entière; et elle n'abandonne pas l'espoir que l'attitude de l'Église de Rome, au moins dans certaines parties du monde, puisse changer dans un avenir assez prochain (2).

Et encore :

Persuadés — assurent les évêques anglicans dans la résolution 32 — que c'est uniquement par des discussions approfondies que les erreurs et les malentendus seront écartés et l'unité pleinement réalisée, nous exprimons notre admiration pour le courage et la charité dont le cardinal Mercier a fait preuve en organisant les Conversations de Malines, quoiqu'elles n'aient été ni officielles ni pleinement représentatives des Églises (3).

Nous avons déjà parlé des anglo-catholiques, de leur position dans l'Église Etablie, de leurs efforts en vue de la rénovation religieuse dans le sein de l'anglicanisme. Nous allons montrer maintenant le groupe des pro-romains de plus en plus nombreux et influent. Nous feront ressortir tout ce qui portent en eux de commun ces héritiers intellectuels et religieux des grands Tractariens, leur activité et leurs efforts nouveaux, à l'occasion du centenaire du Mouvement d'Oxford, pour se rapprocher toujours davantage de leur but : l'union avec Rome.

Tandis que le centre de l'Église anglicane est rationaliste ou moderniste et la gauche évangélique foncièrement protestante, le groupe « pro-romain » appartient à cette aile droite communément appelée aujourd'hui le parti anglo-catholique. Il serait erroné de croire que ce parti de l'Église Etablie est parfaitement homogène : il le devient au contraire de moins en moins. Plus il gagne des éléments venant des autres partis — et ces gains sont considérables depuis la guerre, — plus aussi il perd son unité du

fait de l'influence de ces éléments nouveaux qu'il absorbe imparfaitement. De sorte que l'anglo-catholicisme, dans la mesure où il fait entrer en lui les différents partis de l'anglicanisme, tend à reproduire en lui-même leurs nuances auxquelles il donne, il est vrai, une teinte de ritualisme. C'est ainsi que parmi ses membres s'honorant tous du titre de « catholiques », les uns veulent aujourd'hui d'un anglo-catholicisme antipapiste, les autres d'un anglo-catholicisme moderniste; d'autres, enfin, dont le nombre et l'homogénéité s'accroissent sans cesse, tendent à reconnaître tous les droits revendiqués par la Papauté; ils veulent d'une religion d'autorité : ce sont les pro-romains. Dans l'éventualité de l'union, ils demanderaient à Rome des concessions disciplinaires.

Ils savent que ce sont les seules qu'ils peuvent espérer. L'encyclique *Mortalium animos* leur a clairement rappelé la conception catholique de l'union :

En définitive, c'est au Siège apostolique fondé en cette ville (de Rome)... que doivent revenir les fils séparés. Qu'ils y reviennent non avec la pensée, et pas même l'espoir que l'Église du Dieu vivant, colonne et soutien de la vérité, sacrifiera l'intégrité de sa foi...

Ces pro-romains ne songent donc aucunement à former une fédération d'Églises selon la conception des panchrétiens exposée aux Conférences de Lausanne et de Stockholm. Ils n'espèrent même pas avec certains anglicans du centre ou de gauche que l'Église romaine changera un jour sa doctrine de l'union. Ils signifieraient volontiers ces lignes écrites récemment par un de leurs leaders : « Si Rome cédaient sur ses positions de fide, Rome cesserait d'être Rome (1). »

Pour bien connaître ces anglo-catholiques pro-romains — nous pourrions même dire tous les anglicans — n'est-il pas indispensable de toujours aller à eux avec sympathie et de les recevoir de même? Se rappelant le mot de saint Augustin : *amor dat novos oculos*, n'est-il pas permis de penser qu'en l'occurrence cette attitude bienveillante est plus que jamais nécessaire à l'intelligence des âmes? C'est alors qu'elles se révèlent sans feinte, désireuses de faire connaître, sur le continent, le monde d'affinités qui s'éveille dans le plus profond d'elles-mêmes. Cet éveil collectif d'une religion endormie dans le subconscient atavique, ce désir de revivre en parfaite unité de foi avec les catholiques, leurs frères de jadis, trouvent déjà — ils le savent — un accueil sympathique en ces pays si favorables à leurs efforts pour l'union. Chez les personnalités qui furent à Rome en 1895 et 1896, chez celles qui furent à Malines aux Conversations d'après-guerre, chez leurs contemporains leaders du mouvement anglo-catholique, chez certains *churchmen* de plus en plus nombreux parmi les générations nouvelles aussi bien que chez de jeunes *undergraduates* d'Oxford, on rencontre un désir commun intense et même passionné, chez plus d'un : celui de la « corporate union » avec Rome.

* * *

Pour réaliser cet idéal, des associations nouvelles se sont multipliées depuis quelques années. Ces œuvres extérieures ne sont d'ailleurs qu'un symbole de l'esprit intérieur qui anime les pro-romains.

En 1927, les étudiants d'Oxford fondent la *Society for Reunion* dont le but est de « promouvoir l'unité de la chrétienté spécialement par la prière, l'étude et la parole ». La société est composée avant tout d'étudiants anglicans, appartenant à l'Université, et de membres honoraires élus par le comité exécutif. Elle n'exclut cependant pas les étudiants des autres communions qu'elle reçoit à titre de membres associés. Tandis que la haute direction appar-

(1) *The Lambeth Conference 1930, London, S. P. C. K., 1930, Rapport*, pp. 111-112.

(2) *Op. cit.*, p. 131.

(3) Pour éviter toute équivoque, il est bon de rappeler qu'émanant de dignitaires anglicans aux croyances diverses, l'union éventuelle dont il est question dans ces textes implique, dans la pensée d'un bon nombre d'entre eux, des concessions mutuelles même sur le terrain dogmatique. Il va de soi que chez ceux qui ont cette conception, condamnée par l'Encyclique *Mortalium animos*, nous pouvons louer le désir de l'union, mais nous ne pouvons en admettre le mode.

(1) « ... Were she to surrender her de fide positions Rome would cease to be Rome. » (SPENCER JONES, *Catholic Reunion*, Oxford, Blackwell, 1930.)

tient au Rév. J. W. C. Wand, doyen d'*Oriel College* et au Rev. Darwell-Stone, principal de *Pusey House*, le président, le secrétaire et le trésorier sont des *undergraduates* de l'Université. Ce n'est pas sans une vraie joie que nous avons constaté le sens profond du christianisme qui anime la jeune direction de la *Society for Reunion*. Ces étudiants unionistes, espoir de l'anglicanisme de demain, ont une intelligence perspicace du péril moderniste qui les menace. Il y a quelques mois l'un d'entre eux, non pas un des moins en vue de ce jeune groupe si désireux de l'unité, parlait d'un air grave de l'invasion des doctrines latitudinaristes dans le monde universitaire; puis, conscient de ses responsabilités, il passait en revue les principaux *leaders* actuels de l'anglo-catholicisme d'Oxford; jugeant tel ou tel nom si s'arrêtait parfois, comme pour être bien sûr du jugement qu'il allait porter, et d'un ton de soulagement: « Ah! celui-là nous pouvons compter sur lui; sa doctrine est encore saine, très saine, *sound, very sound.* »

Un des *undergraduates* d'Oxford, membre de la *Society for Reunion*, écrivait dernièrement à un prêtre catholique du continent à propos des efforts des étudiants anglicans pour la réunion avec le Saint-Siège:

Comme il est encourageant pour nous de trouver de la sympathie « de l'autre côté ». Nous en rencontrons si peu ici... Il est naturel, il est vrai, que les catholiques veulent avoir la preuve de l'orthodoxie de l'union désirée par nous... Celle-ci ne se réalisera que par le travail incessant et aride d'un noyau déterminé. User sa vie dans ce but n'est-ce pas un idéal digne de n'importe quelle vie humaine...

Viennent ensuite quelques remarques sur le trop petit nombre de jeunes gens doués des qualités requises pour cette œuvre; puis la lettre continue:

Mais avec Dieu tout est possible. Quant à nous, nous continuerons à enseigner, à exhorter, à travailler, à prier — je sais bien que j'aurais dû mettre ceci au début — jusqu'à ce qu'enfin notre but se réalise.

Le choix des conférenciers pour les meetings de cette société estudiantine, qui se tiennent à *Pusey House* plusieurs fois par trimestre, est guidé par ce même souci du rapprochement de la Papauté et de la lutte contre le modernisme. C'est ainsi que le président fait appel aussi bien à des conférenciers catholiques et à des spécialistes du problème de l'union avec les Églises orientales qu'à des anglo-catholiques pro-romains, tous opposés au latitudinarisme doctrinal. Voici, par exemple, le programme des conférences du premier trimestre de l'année 1932-1933: le 24 octobre: « L'Église anglo-saxonne et la Papauté », par le Rév. J. G. Morton Howard, M. A., pasteur de *Wetwang*; le 31 octobre: « Modernisme et perspective de réunion », par le R. P. Woodlock, S. J., de la résidence des Pères Jésuites de *Farm Street*; le 7 novembre: « La Russie et le Saint-Siège », par le comte G. Bennigsen; le 14 novembre: « Les mouvements pour la réunion avant 1833 », par le Rév. L. F. Simmonds, M. A., de *Carshalton*. Nous pourrions poursuivre ainsi la liste de ces programmes: ils sont tous révélateurs de ce désir sans cesse croissant: celui de la réunion avec Rome.

En cette même année 1927, une autre société pour l'union des Églises devait naître à New-York et venir bien vite prendre racine dans la vieille université anglaise. De là elle se propage dans toute la Grande-Bretagne. Elle a été fondée par un groupe de pasteurs anglicans qui, par l'étude du Nouveau Testament et de l'Histoire de l'Église, sont arrivés à croire en la primauté de saint Pierre et de ses successeurs. D'accord sur ce point important, ils établirent les constitutions de l'association et lui donnèrent le nom de *Confraternity of Unity*. Celle-ci est composée de membres de la Communion anglicane qui admettent la papauté comme centre d'unité de toutes les Églises. Les adhérents les plus nom-

breux et de beaucoup les plus actifs sont des *clergymen* qui, tout en restant dans l'Église Établie, cherchent à promouvoir la « *corporate union* » avec le Saint-Siège. Ils admettent, comme dogme de foi, le Symbole des Apôtres, celui de Nicée et celui dit de saint Athanase, ils sont tenus de les interpréter selon les définitions et la Tradition de l'Église catholique. Ils acceptent également — nous citons le texte de leurs constitutions — « les définitions dogmatiques des sept Conciles œcuméniques telles qu'elles ont été reçues par les Églises de l'Est et de l'Ouest, ainsi que les définitions des Conciles généraux que le Saint-Siège considère comme œcuméniques ».

Dans la profession de foi des membres de la « *confraternity* », nous pouvons lire les déclarations suivantes qui contiennent implicitement toute la foi catholique:

Je crois à la primauté non seulement d'honneur, mais de juridiction du Pontife romain, successeur de Pierre, prince des Apôtres, vicaire de Jésus-Christ. Je crois en la vénération des saints et de leurs images. Je crois en l'autorité de la Tradition des Apôtres et de l'Église, en celle de l'Écriture Sainte que nous devons interpréter et comprendre seulement dans le sens tenu par notre Mère la Sainte Église catholique. Je crois aussi en toutes les autres vérités définies et déclarées par les sacrés canons et par les Conciles généraux, particulièrement par le saint Concile de Trente et ceux qui ont été promulgués depuis et déclarés par le Concile général du Vatican, spécialement en ce qui concerne la primauté du pontife romain et l'autorité de son magistère infaillible (1).

Le nombre des membres de la C. U. s'est accru rapidement. La section américaine est actuellement séparée de la section anglaise. Dès l'année de la fondation, cette société lançait une revue qui, avec le titre de *Bulletin of the Confraternity of Unity*, porte sur la couverture les clefs de saint Pierre et les deux textes suivants: *Major autem horum est caritas et Tu es Petrus et super hanc petram edificabo Ecclesiam meam*. Le premier rappelle que la charité doit présider à toute œuvre de rapprochement et le second, le lien nécessaire entre l'Église et la Papauté.

Les anglo-catholiques pro-romains ne se contentent pas de l'action: ils animent cette action par la prière. Du même désir de réparer le schisme d'Henry VIII, devait naître une ligue de supplications pour l'union des Églises. Sa fondation a été décidée à la suite d'une correspondance échangée entre le Rev. Spencer Jones, recteur anglican de *Moreton*, bien connu dans le monde universitaire d'Oxford, et le Rev. Paul James, supérieur à *New-York* de la Société anglicane de l'Expiation. Ces prières publiques se font surtout pendant l'octave du 18 au 25 janvier, de la fête de la Chaire de saint Pierre à Rome à celle de la conversion de saint Paul. Elles n'ont pas d'autre but que la réalisation de la prière sacerdotale. De là le nom de l'association: *The Church Unity Octave*. Celle-ci, nous assure-t-on, compte rien qu'en Angleterre plus de sept cent cinquante pasteurs, faisant prier plusieurs millions de fidèles (2).

Il est aisé de voir les ressemblances entre cette association et l'A. P. U. C., fondée jadis par le Dr Lee et Ambrose Phillips de *Lisle*. Elle en diffère cependant. Les anglicans, forts des leçons du passé, ne cherchent pas à faire entrer les catholiques dans la ligue. Ceux-ci n'en sont pas moins invités à prier pour l'union des Églises.

Depuis 1927, l'esprit de ces sociétés, cherchant à promouvoir la *corporate union* avec Rome, a pénétré fort avant dans les âmes des anglo-catholiques pro-romains. « *Les Conversations de Malines,*

(1) *The Constitutions of the Confraternity of Unity*, Concord, N. H., the Rumford Press, 1932, art. III.

(2) Ce chiffre nous a été donné au début de 1933 par le secrétariat de la ligue mentionnée.

disent-ils, bénies et encouragées par le Saint-Père, nous ont prouvé assez clairement que l'autorité suprême de l'Église romaine envisage la possibilité de la *corporative union* désirée par nous. Nous n'ignorons pas l'abîme qui nous a séparés de Rome depuis quatre siècles et les efforts désormais nécessaires pour le combler. Nous comprenons parfaitement qu'il ne peut pas être question d'union anglo-romaine sans accord dogmatique préalable. Notre désir actuel est de voir les catholiques romains nous tendre la main pour nous aider à franchir « *corporately* », étape par étape, le chemin qui nous sépare d'eux. Nous voudrions rencontrer chez eux — nous parlons de ceux de notre pays — une compréhension plus sympathique de notre position de fait : nous sommes les descendants des malheureux catholiques qui se sont laissés entraîner dans le schisme du XVI^e siècle. Nos ancêtres n'ont pas eu, comme certains que nous admirons, l'esprit des martyrs : ils n'ont pas été des héros, mais leur attitude a été humaine. Il n'était que trop naturel que la majorité de l'Église d'Angleterre se soumette aux lois d'État : l'insoumission avait des conséquences si désastreuses. C'est ainsi qu'environ six mille sur huit mille pasteurs fléchirent avec leurs ouailles. D'ailleurs, habitués aux changements de régimes et aux fluctuations religieuses et politiques d'alors, ne pensaient-ils pas que le schisme serait de courte durée? Ne deviez-vous pas reconnaître aussi — c'est un fait historique — la déchéance morale de la Papauté de cette époque? Il est si difficile pour le commun des mortels de faire la distinction entre l'homme privé et l'homme public, entre la foi intacte et la moralité relâchée. Paul IV ne disait-il pas que ses prédécesseurs avaient tout fait pour détruire l'Église? Il a fallu attendre le concile du Vatican — Dom Butler l'a très justement remarqué — pour constater une dévotion unanime à l'égard de la personne du Souverain Pontife : ceci était inconnu au XVI^e siècle. L'infailibilité et la primauté de juridiction (1) des pontifes romains n'avaient pas encore été définies. A cette époque de scandales religieux, n'était-il pas facile de justifier cette séparation qui aurait pu n'être que de courte durée : elle n'impliquait pas la négation explicite du dogme catholique. Bref, nos ancêtres du XVI^e siècle avaient bien des excuses. Nous, anglicans d'aujourd'hui, nous sommes leurs descendants. Nous regrettons le schisme et nous voudrions le réparer. Avec votre charité, vous catholiques, ne chercherez-vous pas à comprendre qu'historiquement nous ne pouvons être que là où nous sommes? Notre retour à l'unité romaine dépend en grande partie de votre attitude.

» Le Saint Père a parlé récemment de la grande apostasie chrétienne des temps modernes. Notre séparation vous affaiblit, vous catholiques romains, aussi bien que nous-mêmes. Nous avons cependant un nombre si grand de points communs en notre foi. A quoi vous sert-il donc de vous aliéner tout ce corps anglican qui veut maintenant du catholicisme? Et cependant ne continuons-nous pas toujours à nous dire : « Les catholiques romains ne feront rien pour remédier au schisme; jamais ils ne vous tendront la main. Sur le continent seulement vous trouverez une compréhension sympathique (2). »

* * *

Pour préparer le centenaire du Mouvement d'Oxford, les anglo-catholiques pro-romains ont publié, le 1^{er} octobre 1932, un manifeste signé de cinquante et un des leurs. Les modernistes ainsi que

(1) Il semble qu'ici il y ait erreur puisque manifestement le Concile de Florence, dans son décret d'union avec les Grecs (6 juillet 1439), avait défini la primauté de juridiction.

(2) Ce plaidoyer anglican est la *substance* d'une conférence privée donnée à Londres, le 27 juin 1932, devant des personnalités du clergé catholique outre-Manche. Son auteur est un *clergyman*, un des leaders du groupe pro-romain dont il s'est efforcé de traduire les idées. Nous croyons plus conforme à ses désirs et à ceux du clergé catholique en Angleterre de ne citer aucun nom.

les antipapistes de l'Église anglicane se sont efforcés de diminuer l'importance du document. Ils ont beaucoup insisté sur deux rétractations de signataires, sans parler de tous ceux qui sont venus prendre leur place. En réalité, déjà au mois de février 1933, plus de trois cent cinquante nouvelles signatures de *clergyman* anglicans étaient venues s'ajouter aux anciennes (1). Et depuis lors, nous assure-t-on, des adhésions nouvelles ne cessent d'augmenter ce nombre.

Imprégné de l'esprit de la C. U. (2), le manifeste a pour but d'attirer l'attention sur la déviation de l'anglo-catholicisme contemporain et de rappeler la vraie voie tracée par Keble et Pusey.

Le Mouvement d'Oxford. — lisons-nous dans ce déclaration — fut dès 1833, date de son début, un retour tenace et progressif à la foi et à la pratique du christianisme historique... Dans le mouvement anglo-catholique moderne, une grande partie de l'enthousiasme pour la célébration du centenaire ne fait que masquer un abandon très net des principes et de l'idéal primitifs d'Oxford, tels qu'ils se sont développés progressivement les soixante premières années de Revival. Il est clair qu'aujourd'hui il existe un courant et une tendance qui entraînent le plus grand nombre des anglo-catholiques vers une scission fondamentale d'avec la religion des grands leaders promoteurs du mouvement. Celui-ci est actuellement infecté d'un esprit de compromis et de modernisme qui peu à peu ferme dans la masse et menace de la faire dévier de son véritable cours. Des chefs très en vue s'efforcent continuellement, par la parole et la plume, de compromettre le Revival par cet abandon de ses tendances primitives. Le grand nombre des simples fidèles est tout à fait innocent et inconscient de ce fait.

Après avoir rappelé cette déviation, si évidente maintenant que les théologiens libéraux en expriment leur satisfaction, le Manifeste insiste sur...

...la pénétration du modernisme dans des points de doctrine aussi primordiaux que la personne de Notre-Seigneur et en elle l'union des deux natures : l'interprétation de l'Écriture Sainte;

(1) Voici les cinquante et une signatures qui figurent sur le document original : W. Robert Corbould, Rector of Carshalton; H. J. Fynes-Clinton, M. A., Rector of St. Magnus the Martyr, London; S. Herbert Scott, D. Phil., F. Litt., F. R. H. S., Rector of Odlington, Oxon; Silas M. Harris, M. A., Vicar of Egmont; Notts; A. H. Baverstock, M. A., Master of S. S. C.; J. E. Watson, M. A., Vicar of St. Alban's, Fulham; London; W. Dolman, A. K. C., Rector of Cromwell, Notts; R. F. Young, B. A., Vicar of St. Philip's, Shepherds Bush; Spencer Jones, M. A.; Wilmot, Phillips, B. A., Rector of Plaxtol, Kent; T. Henry Dale, Vicar of St. Andrew's, Plaistow; H. W. G. Kenrick, M. A., Vicar of Holy Trinity, Hoxton; J. G. Morton Howard, M. A., Vicar of Wetwang, Yorks; Lord Victor Seymour, M. A., A. St. Leger Westall, M. A., Late Vicar of Twyford, Bucks; Donald Hale, A. K. C., St. James' Lodge, Fulham; P. J. Shaw, M. A., Rector of All Saints, North St. York; A. W. Wells, B. A., Vicar of Whitworth, Rochdale, Lancs; H. K. Pierce, Priest of the Diocese of New-York, U. S. A.; H. C. Butler, M. A., Rector of Kettlebaston, Ipswich; H. J. F. Arnold, L. Th., Rector of Gate Burton, Gainsborough, Lincs; A. M. Baines, Vicar of St. Osmund's, Parkstone, Dorset; George P. Crookenden, M. A., Rector of Markham Clinton, Newark, Notts; A. M. Cazalet, M. A., Rector of St. Olave and St. John's, Southwark; T. Whitton, M. A., Rector of Langenhoe, Abberton, Colchester; William B. Monahan, M. A., Rector of St. Swithun's, Worcester; E. S. Maltby, B. A.; W. G. Hargrave Thomas, B. A., Vicar of Needham Market, Suffolk; C. E. Roe, M. A., Vicar of St. Mary's, Buxted, Sussex; Ernest B. Clarabut, B. A., Rector of Blisland, Bomin; James Elowden Wardlaw, K. C., M. A., Vicar of St. Clements, Cambridge; W. G. Roach, Vicar of Elkessley, Retford, Notts; C. Willoughby Gabb, Vicar of Carleton, Pontefract, Yorks; A. N. Acheson, M. A., Late Vicar of Down Ampney, Glos; H. Hubert Heap, M. A., Rector of Ampton, Bury St. Edmunds; Alec. C. Durham, M. A., Vicar of St. Michael in Swanmore, Ryde, I. O. W.; C. E. Woolley, Rector of Church Lench, Evesham; C. W. Coles, A. K. C., Vicar of St. Agatha's, Portsmouth; W. H. Pickburn, M. A., Vicar of St. Peter's, Folkestone; H. S. G. Walker, B. A., Vicar of Christ Church, Belper; J. R. Francis Frazer, M. A., Vicar of Christ Church, Doncaster; T. C. Calvert, A. K. C., Vicar of St. Peter's, Acton, London; A. Hope Patten, Vicar of Walsingham, Norfolk; Bernard Walke, Vicar of St. Hilary, Mazoner, Cornwall; W. S. Brindley, Vicar of Old Leake, Boston, Lincs; Alfred Linsell, Rector of West Retford, Notts; F. L. Hillier, A. K. C., Vicar of St. Silas, Kentsish Town; Dom Martin Collett, O. S. B., B. Sc., A. K. C.; Dom Anselm Hughes, O. S. B., M. A.; R. V. Eden, B. A., Vicar of Sibley, Boston, Lincs.

(2) Cf. MAX PRIBILLA, S. J., *Stimmen der Zeit*, Februar, 1933, p. 298.

l'autorité et l'infaillibilité de l'Eglise; les normes morales du christianisme historique.

A côté de ces tendances latitudinaires, un bon nombre de leaders de l'anglo-catholicisme contemporain, gênés de cette déviation qu'ils ne comprennent que trop...

...essaient — nous citons le texte du Manifeste — de créer et de justifier une interprétation insulaire et particulariste de la foi universelle. Ils en arrivent à renier virtuellement le caractère « catholique » et, par un usage illogique du mot, à donner une importance illégitime à celui d'« anglo ». Ils abandonnent les droits nécessairement exclusifs de la vérité catholique et commencent maintenant à se faire les avocats et les défenseurs d'une nouvelle « compréhension » et tolérance de doctrines contradictoires sur des questions considérées comme fondamentales dans l'Eglise d'Angleterre. Ils prétendent vouloir désormais occuper dans cette Eglise une position analogue à celle de ces nombreuses « écoles d'opinion » qui se contredisent les unes des autres.

Devant ce péril menaçant, les signataires du Manifeste, représentant au moins partiellement les anglo-catholiques pro-romains, tiennent à rejeter publiquement ces tendances nouvelles, si opposées au véritable esprit des grands Tractariens. Ils considèrent que c'est « un devoir pour eux à l'occasion du centenaire... qu'il est nécessaire de se réveiller devant le danger des événements récents ». Pour ne laisser aucun doute sur leur position dogmatique, ils publient, sur les points contestés, une profession de foi très claire. Celle-ci fait l'objet de la seconde partie du document. Parmi les sept points mis en relief, ils déclarent rejeter particulièrement « l'enseignement cénitique... qui est la négation de l'immutabilité et de l'omniscience du Christ dans sa vie incarnée ». Ils rejettent également « toutes les théories tendant à diminuer l'inspiration et l'autorité des Ecritures Saintes; ils reconnaissent à la seule Eglise catholique le droit et le pouvoir de les interpréter avec autorité ». Ils déclarent ensuite — et ceci est un point de la plus haute importance chez ces anglicans à qui on reprochait avant tout la doctrine du libre examen — « que la religion catholique est divinement révélée et qu'elle est essentiellement UNE RELIGION D'AUTORITÉ (1); par conséquent la foi n'est pas à la merci de la spéculation et de l'imagination de n'importe quel enseignement individuel. Poursuivant dans ce sens, ils reconnaissent à la seule...

...Eglise visible, historique et catholique, fondée par Notre-Seigneur, le droit ultime et absolu de définir la foi; en conséquence nécessaire, nous affirment-ils, nous répudions comme définitive toute autorité locale ou inférieure : les déclarations des évêques anglicans et leurs interprétations des formulaires anglicans ne sont dignes d'attention que dans la mesure où elles sont fidèles à la foi et à la pratique catholiques; quand elles s'en éloignent elles doivent être désavouées.

Ces anglo-catholiques pro-romains rejettent donc « totalement l'idée d'une religion, et à fortiori d'un anglo-catholicisme qui, dans sa foi, sa pratique ou sa morale, s'écarte des normes catholiques ».

Voulant donner « un exemple important de ces abandons de la morale catholique », ils rappellent combien ils désapprouvent la fameuse résolution 15 de la Conférence de Lambeth, 1930 (2) :

(1) Ces mots sont en caractères gras dans le texte du Manifeste.

(2) Voici la traduction de cette résolution 15, si vivement attaquée par les anglo-catholiques : « Quand on est moralement obligé et qu'on se croit vraiment tenu d'éviter ou de limiter les naissances, il faut prendre les moyens conformes aux principes chrétiens. Le moyen primordial et ordinaire consiste à vivre par la force de l'Esprit-Saint en continence parfaite (pour autant qu'il est nécessaire) et cela par une vie de restriction et de maîtrise de soi. Néanmoins, dans le cas d'une telle obligation, lorsqu'il y a une obligation morale valide d'éviter la continence parfaite, la Conférence convient qu'on peut user d'autres moyens à condition de le faire à la lumière des mêmes principes chrétiens. La Conférence rappelle qu'elle a condamné sévèrement toute limitation de la conception qui ne serait inspirée que par des motifs d'égoïsme, de luxure ou de simple commodité. »

Il y a pour nous un devoir — nous déclarent-ils — à répudier la tolérance ou même l'appui positif que certains anglo-catholiques accordent à l'approbation immorale d'actes anticonceptionnels artificiels, approbation donnée par de nombreux évêques à Lambeth.

La place exceptionnelle de la religion catholique est très clairement mise en relief : cette religion — nous affirme le Manifeste — « ne peut pas être assimilée à une des nombreuses « écoles de » pensée » ou versions du christianisme qui rivalisent les unes avec les autres ». Nous la tenons par LA SEULE RELIGION CHRÉTIENNE AUTHENTIQUE (1) et nous reconnaissons son droit exclusif sur tous les hommes... »

Sans exposer explicitement la solution de continuité entre l'Eglise anglicane d'aujourd'hui et l'Eglise d'Angleterre d'avant la Réforme, le Manifeste reconnaît cependant que...

...la prétention de l'Eglise d'Angleterre d'être la continuation... de l'Eglise de saint Augustin et de saint Théodore implique l'unité de foi et de pratique avec l'Eglise historique du passé qui était en communion indiscutable avec toute l'Eglise catholique et possédait la foi commune du christianisme. Cette continuité essentielle — faisons-nous — n'est pas garantie par la simple succession dans les biens d'Eglise, ni par la reconnaissance des cérémonies, ni par l'emploi des formules, mais uniquement par l'unité complète de foi, seule justification de son existence.

Dans le problème délicat des relations de l'Eglise et de l'Etat, les signataires prennent la position des grands Tractariens :

Avec les premiers Pères d'Oxford, déclarent-ils, nous rejetons le contrôle exercé par l'Etat sur l'Eglise en matière spirituelle et la philosophie érastienne qui tâche de justifier ce contrôle. Nous y voyons la véritable cause de la plupart des maux dont nous souffrons, et particulièrement de notre séparation de facto de l'Eglise catholique.

Le Manifeste rappelle enfin que la réunion avec Rome a été le véritable but du Mouvement d'Oxford et doit être celui du mouvement anglo-catholique d'aujourd'hui :

La logique des principes qui inspirèrent le mouvement primitif, déclare-t-il, postule nécessairement la réunion. Notre-Seigneur n'a fondé qu'une Eglise, dont les membres doivent être en communion les uns avec les autres. Cette Eglise, une et catholique, a été bâtie sur saint Pierre, son fondement et son chef, et sur terre elle a pour toujours son centre et son guide dans le successeur de saint Pierre. Nous confessons cette vérité et tout en travaillant aussi à réaliser la réunion avec les Eglises orthodoxes de l'Est nous déclarons que le BUT RÉEL ET ESSENTIEL (2), c'est la réunion avec le Siège apostolique de Rome... Nous lançons de nouveau un appel afin qu'on travaille et qu'on prie pour l'unité extérieure avec le monde catholique et le Saint-Siège, qui seul justifiera et couronnera les efforts et les sacrifices de ceux qui nous ont précédés : par la grâce de Dieu, cette unité fera pleinement mûrir la semence jetée par les Pères d'Oxford et fera aboutir parfaitement le mouvement.

* * *

Etudiant la vie de l'Eglise à travers les siècles, ces mêmes anglo-catholiques pro-romains saisissent mieux le fondement scripturaire des droits revendiqués par la Papauté. Les articles sur Saint Pierre et saint Paul dans le Nouveau Testament et la primitive Eglise (3), publiés par le Dr Turner, peu de temps avant sa mort, montrent assez clairement le progrès dans une doctrine si longtemps rejetée par les anglicans. Ils avouent qu'une connaissance approfondie de l'Histoire rend intenable la position protestante (2),

(1) En caractères gras dans l'original.

(2) En caractères gras dans l'original.

(3) Cf. *Theology*, août et octobre 1926.

(4) S. H. SCOTT, D. PHILL, B. LITT. (Oxon), *The Anglican Church and the Centre of unity*, Rumsford Press, Concord, N. H., 1930, p. 20 : « We must face history. But to be deep in history is to cease to be a protestant. »

Bien plus, ils publient des ouvrages historiques de haute valeur auxquels les antipapistes sont impuissants à répondre. Tel le livre du Rév. S. Herbert Scott sur *La Papauté et les Eglises de l'Est* (1), dont un exemplaire était offert au Saint-Père l'été dernier. Dans une lettre du 25 août 1932, Pie XI, par l'intermédiaire du cardinal Pacelli, tenait à exprimer sa reconnaissance personnelle à l'auteur.

Pour que leurs idées pénètrent plus facilement dans la masse des lettrés, un certain nombre de signataires du Manifeste publient, à l'occasion du centenaire du *Revival*, des tracts in-octavo d'environ quarante pages chacun. La brièveté de ces écrits ne les empêche pas d'avoir le réel caractère scientifique de la critique historique contemporaine. Leurs auteurs, presque tous gradués d'Oxford, sont chacun des spécialistes de la période qu'ils traitent. Poursuivant l'étude des relations de l'Eglise d'outre-Manche avec le Saint-Siège, depuis les débuts du christianisme jusqu'à nos jours, les auteurs des sept premiers tracts, se partageant chacun la besogne, interrogent successivement les Eglises celtiques (2), l'Eglise anglo-saxonne (3), les Conciles généraux (4), l'Eglise d'Angleterre (5), le XVI^e siècle (6), les théologiens anglais (7), et les Tractariens (8). Et tous ces témoignages de sources très diverses se rencontrent pour proclamer la légitimité des droits revendiqués par le Saint-Siège. Bien plus, le tract III, interrogeant les Conciles généraux, nous démontre avec une logique peu commune outre-Manche, l'illégitimité de la position actuelle de l'Eglise anglicane. Celle-ci fait continuellement appel à « la foi de l'Eglise primitive et indivise... définie par les quatre premiers Conciles généraux ». La loi britannique elle-même reconnaît que ces quatre Conciles sont la pierre de touche de l'erreur et de la vérité. Or l'acceptation de ces Conciles de Nicée (325), Constantinople (381), Ephèse (431) et Chalcedoine (451) implique la reconnaissance des droits revendiqués par la Papauté. Si donc les anglicans veulent être conséquents avec leurs principes, ils doivent accepter ces droits légitimes.

Le tract VIII, intitulé « Que devons-nous dire (9) », vient de paraître. Il montre clairement que les anglo-catholiques pro-romains saisissent de mieux en mieux les conditions de l'union des Eglises telles qu'elles ont été exposées dans l'encyclique *Mortalium animos*.

Aussi longtemps que la papauté durera, écrivent-ils, — et cette durée doit se prolonger jusqu'à la fin du monde — le Pape maintiendra les définitions dogmatiques; leur acceptation est essentielle à toute communion avec lui. La mentalité anglicane est toujours inclinée à croire en la possibilité d'un compromis : dans ce domaine, il n'y a pas de compromis possible (10).

Les leaders pro-romains se déclarent décidés à enseigner cette doctrine au peuple; c'est la tâche qu'ils s'imposent.

Nous suggérons à nos frères de l'Eglise anglicane — écrivent-ils dans ce même tract VIII — de considérer bien en face la question de la Papauté et d'en étudier les définitions. Nous voudrions qu'avec un désir d'union ils aillent aux sources et non pas simplement à

(1) *The Eastern Churches and the Papacy*, London, Sheed and Ward, 1928.
 (2) Rev. SILAS HARRIS, M. A., *What do the Celtic Churches say?*, London, Talbot and Co, Paternoster Row, 1933.
 (3) Rev. J. G. MORTON HOWARD, M. A., *What does the Anglo-Saxon Church say?*
 (4) Rev. S. H. SCOTT, D. Phill., B. Litt., *What do the General Councils say?*
 (5) Rev. J. G. MORTON HOWARD, M. A., *What did the Church of England say?*
 (6) Rev. SPENCER JONES, M. A., *What does the XVI^e century say?*
 (7) Rev. L. F. SIMMONDS, M. A., *What do English divines say?*
 (8) Rev. SPENCER JONES, M. A., *What do the Tractarians say?*
 (9) Rev. H. J. FYNES-CLINTON, M. A. and the Rev. W. R. CORBOULD, *What are we to say?* London, Talbot and Co, 1933.
 (10) *Op. cit.*, p. 22.

des livres de controverse destinés à défendre des positions actuellement intenable. La question de l'union ne doit plus rester dans le domaine d'une vague sentimentalité : on a suffisamment parlé de cette grande cause. Ce qu'il faut maintenant c'est réparer le schisme et cette œuvre nous devons l'accomplir à notre époque (1).

* * *

Jadis Pusey était resté en dehors de l'*Association for the Promotion of the Union of Christendom*. Aujourd'hui, lord Halifax, le Dr Kidd, le Rév. Darwell Stone, le Dr Kirk, le duc de Argyll et un grand nombre d'autres personnalités en vue dans l'aile droite anglo-catholique n'ont pas donné leur nom au Manifeste. On ne voit pas non plus des signatures d'évêques tels que le Dr Frere, *bishop of Truro* qui, en plus d'une occasion, n'a pas craint d'afficher son anglo-catholicisme pro-romain. Le groupe qui a signé le Manifeste et dirige le renouveau tractarien, dont nous avons parlé, est composé de plusieurs érudits, il est vrai — presque tous ont été formés à l'Université d'Oxford, l'autorité de certains d'entre eux est incontestable — mais aucun d'eux n'a de haute charge dans l'Eglise établie : au point de vue ecclésiastique, ils sont tous ce qu'ils appellent des hommes dans le rang « *men in the ranks* ». La raison en est simple : les dignitaires anglo-catholiques pro-romains, tels que les évêques ou les recteurs de collèges universitaires, peuvent difficilement se compromettre à ce point à l'égard de l'*Established Church*. Ceci n'empêche pas certains d'entre eux d'adhérer de cœur et d'esprit à la profession de foi du Manifeste. Dans ses nombreuses conférences (2) et publications de ces dernières années, lord Halifax a montré plus d'une fois que, lui aussi, serait prêt à accepter le dogme catholique quasi dans toute son intégrité. Par la parole et la plume, il cherche encore à le répandre et à faire comprendre la possibilité de la réunion. Malgré son grand âge, son zèle est inlassable : ne vient-il pas, à l'occasion du centenaire, de lancer dans le public un nouveau pamphlet (3) par lequel, une fois de plus, il atténua chez un grand nombre d'anglicans les préjugés séculaires contre l'Eglise romaine?

* * *

En constatant la position dogmatique des pro-romains, signataires du Manifeste, ou des personnalités que nous venons de citer, une question se pose tout naturellement : comment ces anglo-catholiques peuvent-ils adhérer à une telle profession de foi et continuer à vivre en communion avec des évêques, modernistes avérés, tels que le trop fameux Dr Barnes?

Il est difficile aux catholiques, qui sont nés dans le catholicisme et qui ont toujours vécu dans une ambiance catholique, de comprendre que ces anglicans puissent rester longtemps en parfaite bonne foi dans une position si illogique. Et cependant, un long contact avec eux nous a prouvé que cette foi ne peut être mise en doute. Pour saisir entièrement toutes leurs difficultés, il faudrait avoir toujours pensé comme eux ou du moins se pénétrer de leurs sentiments à l'égard de l'Eglise anglicane, de la conception qu'ils ont toujours eue de certains faits historiques, des multiples préjugés à notre égard qui sont nés et se sont développés outre-Manche depuis le schisme d'Henri VIII. Dès leur enfance, l'Eglise leur a été présentée comme la seule Eglise légitime outre-Manche, la seule digne du respect et de l'affection des vrais Anglais. Dans les premières leçons d'histoire, quand on leur a parlé de Rome, on a insisté sur sa déchéance morale avant la Réforme

(1) *Op. cit.*, p. 27.
 (2) V. g. *Presidential address to the Members and Associates of the E. C. U. anniversary meeting June 21, 1932*.
 (3) Viscount HALIFAX, *Reunion and the Roman Primacy, revised edition, with some omissions and additions*, London and Oxford, Mowbray, 1933.

et par le fait même sur la nécessité de cette Réforme. Trois grands événements historiques sont restés gravés dans leur mémoire comme un signe de l'attitude des catholiques depuis lors : le règne de Marie Tudor, appelée par eux Marie la sanglante, l'affaire de l'Invincible Armada et le Complot des Poudres. Ceux-ci ne sont d'ailleurs que quelques exemples de l'amas de préjugés accumulés dans la pensée anglicane depuis quatre siècles. A toutes ces préventions contre l'Église romaine il faut en ajouter de plus vives encore contre les catholiques anglais. Pour en comprendre toute l'étendue, il importe de se rappeler la différence fréquente de niveau intellectuel et social entre l'eaucoup de prêtres catholiques et de pasteurs anglicans. La plupart de ceux-ci sont gradués d'Oxford ou de Cambridge, pourvus de riches bénéfices et jouissant par le fait même d'une certaine considération mondaine. A côté de cela, le prêtre catholique est souvent pauvre, formé dans des séminaires éloignés des grands centres universitaires et, sauf exception, sans grande influence dans la société. Ajoutons encore la différence raciale entre le *clergyman* anglican, presque toujours anglais, et le prêtre catholique, le plus souvent irlandais, sinon de naissance du moins d'origine, et nous aurons quelques-unes des difficultés qui arrêtent sur le chemin de Rome un grand nombre d'anglicans de haute valeur morale et intellectuelle. Si de tels préjugés restent vivaces, même parmi les gens lettrés, que dire de la masse? Celle-ci non seulement en est imbuë, mais, incapable de penser par elle-même, il n'y a aucun espoir de l'en débarrasser si ce n'est par d'autres anglicans qui ont sur eux une autorité religieuse. C'est précisément l'idéal poursuivi par des centaines — et nous pouvons même dire des milliers — de *clergymen* anglo-catholiques pro-romains qui, s'ils n'ont pas tous signé le Manifeste du Centenaire, y adhèrent du moins de cœur et d'esprit. Ceux-ci sont arrivés à se libérer des préjugés de la foule, mais la plupart d'entre eux rejettent comme une tentation la pensée de se convertir individuellement à Rome. Ils se considèrent comme le sel qui doit empêcher la masse anglicane de s'affaiblir, comme le levain qui doit travailler les âmes pour leur rendre la religion d'avant la Réforme et, une fois ce résultat obtenu, s'unir à Rome avec le troupeau que la Providence leur a confié. Ils signeraient tous volontiers ces quelques lignes écrites récemment par le Rev. S. M. Harris :

C'est en corps que nous avons été séparés de Rome, aussi est-ce par une corporative action que doivent s'effectuer le retour partiel ou total et la réunion. L'action individuelle affaiblit cet espoir ultime et en même temps elle met en péril le salut d'un grand nombre qui autrement, Deo juvante, finiront par se trouver dans une position normale à l'intérieur de l'unique berceau, sous les soins attentifs de l'unique pasteur placé à la tête du troupeau. Quod Deus faciat. (1)!

A ces arguments, des organes catholiques anglais répondent :

...C'est là un jeu présomptueux... Rester en communion avec une majorité qui est nettement anticatholique, c'est faire le mal pour qu'un bien s'en suive, conduite intolérable aux catholiques véritables. Les cinquante et un anglo-romanistes (signataires du Manifeste) ont le devoir de mettre en ordre leurs âmes et leurs consciences individuelles. Nous insistons sur le mot « individuelles » (2).

Aux directives jadis données par Wiseman dans sa lettre ouverte à lord Shrewsbury, beaucoup de catholiques anglais d'aujourd'hui préfèrent donc la tactique du cardinal Vaughan. Comme lui ils diraient volontiers que l'expérience de la *Corporate union* est un « piège du démon » qui tend à diminuer le nombre des conversions individuelles. Cet espoir de l'union des Églises qui, leur semble-t-il,

ne se réalisera jamais, fait temporiser les dissidents qui finiraient par rester dans l'anglicanisme (1).

Quelques-uns, il est vrai, comprennent ces arguments et suivent sur le chemin de Rome ceux qui les ont précédés à travers les ronces et les épines. Mais c'est l'exception. Les autres, en parfaite bonne foi, demeurent dans le sein de l'Église anglicane et avec zèle continuent leur travail pour l'union avec Rome.

III. — Attitude de Rome et espérances anglicanes

Nous l'avons déjà laissé entendre à propos des différentes tentatives de rapprochement. Rome n'a jamais été opposée à l'apostolat préparatoire à la *corporate union*. Tout au contraire : chaque fois que le rapprochement des Églises s'est accentué, les pontifes romains ont manifesté très clairement leur désir de voir de part et d'autre travailler à cette œuvre vraiment catholique. Déjà le 14 avril 1895, dans sa Lettre apostolique *Ad Anglos*, Léon XIII, après avoir rappelé que les difficultés de la *corporate union* n'étaient aucunement de nature à diminuer son zèle pour la « réconciliation » avec les anglicans, ajoute :

Dans des entreprises grandes et pénibles, pourvu qu'on s'y consacre avec une volonté ardente et droite, Dieu se tient du côté de l'homme et c'est précisément dans ces difficultés que l'action de la Providence brille avec le plus d'éclat.

Quelques jours auparavant, le 2 mars 1895, le Saint-Père disait au Sacré Collège :

Nous ne la verrons pas en réalité cette union entrevue, mais que nos aspirations et nos efforts pour la procurer ne soient pas appelés utopie : ce serait une parole indigne sur les lèvres d'un chrétien. N'est-elle pas vivante dans l'Évangile et véritable cette promesse de Notre-Seigneur : il n'y aura plus qu'un troupeau et qu'un pasteur (2)?

Et le 24 août 1890, le cardinal Rampolla, interprétant la pensée de Léon XIII, écrivait à lord Halifax :

Il n'est pas exact qu'à Rome on se borne à désirer des conversions individuelles ne voulant pas l'union en corps : il est vrai seulement qu'on ne veut pas d'entraves aux conversions individuelles dont le succès est plus proche et plus facile... (3).

A peine un quart de siècle après, Pie XI, par son encyclique *Ubi arcano* du 23 décembre 1922, faisait connaître au monde entier que le retour des dissidents à l'unité catholique ne cesse d'être une de ses préoccupations dominantes. Dans l'allocution consistoriale du 24 mars 1924, voulant une fois de plus « bénir, approuver et encourager » les Conversations de Malines, Sa Sainteté témoignait officiellement...

... sa plus vive reconnaissance à tous les catholiques qui, sous l'impulsion de la grâce divine, se tournent vers leurs frères dissidents et s'appliquent à leur frayer le chemin du retour à la vraie foi

(1) A cette objection séculaire un biographe catholique du cardinal Vaughan a très justement répondu : « Il lui eût suffi (au cardinal V...) d'un peu de réflexion pour s'apercevoir qu'il prêtait aux anglicans ou au diable d'ordinaire plus habile, une tactique bien maladroite, et qu'il s'abandonnait lui-même à une crainte peu fondée. Était-ce donc en excitant les esprits à désirer l'union avec Rome et en les habituant à l'idée d'une réconciliation avec le Pape qu'on arrêterait les conversions? Dût-on ainsi suspendre un instant ces conversions, on créerait un état d'esprit qui devrait les activer plus tard. L'expérience, d'ailleurs, était là : n'était-ce pas parmi les « unionistes » du passé que s'étaient recrutés nombre de convertis? » (PAUL-THUREAU-DANGIN, *Le Cardinal Vaughan*, Paris, Bloud, 1911, p. 82.)

(2) Cf. DOM DE MEESTER, *Léon XIII et la Chiesa Greca*, Roma, 1904, p. 54.

(3) VISCOUNT HALIFAX, *Leo XIII and Anglican Orders*, London, Longmans, 1912, p. 351.

(1) S. M. H. *Whither goes thou?* Oxford, Baxter Press, 1931, p. 22.

(2) *The Tablet*, 12 novembre 1932.

en dissipant leurs préjugés, en leur livrant intégralement la doctrine catholique et surtout en leur donnant un exemple de ce signe distinctif des disciples du Christ : la charité (1).

Depuis lors, Pie XI, comme autrefois Léon XIII, profite des circonstances les plus diverses pour manifester son désir de nous voir contribuer de cette manière au rapprochement des Églises séparées.

En réponse à la publication du *Manifeste du Centenaire*, lancé par les anglo-catholiques pro-romains, le cardinal Lafontaine, patriarche de Venise, demandait instamment des prières publiques pour la réunion des anglicans à l'Église catholique. Il fit connaître sa volonté, dans une lettre du 1^{er} janvier 1933 adressée à tout son diocèse (2).

Son Eminence rappelle comment, depuis les premiers jours de son sacerdoce, à la suite de la lecture de la vie de saint Paul de la Croix, s'est allumé en son cœur un vif désir de prier et de faire prier pour le retour à la Mère Église de cette Angleterre, jadis appelée l'Île des Saints. Elle insiste ensuite sur l'importance du *Manifeste*, sur la qualité des signataires, dont le nombre s'accroît sans cesse : « Ils ont tous charge d'âmes, observe le prélat, ils sont presque tous gradués des universités anglaises, hommes expérimentés et savant (3) »...

Si la lettre du cardinal Lafontaine, pleine de sympathie à l'égard des efforts anglicans pour la réunion, n'a pas été dictée par le Vatican, on nous assure, de source autorisée, qu'elle en a eu l'approbation.

Et cependant, ces quelques marques de sympathie et ces encouragements à l'égard de ceux qui travaillent à la corporative union semblent ne pas suffire aux anglicans. Ils espèrent voir un jour certains groupes de catholiques prendre une attitude moins concentrée. Il leur semble qu'ils sont toujours sur la défensive. Même dans les milieux de l'anglo-catholicisme pro-romain, les plus désireux d'une réunion avec Rome, on entend souvent exprimer le regret de constater, chez nous, un plus grand souci à protéger le dogme qu'à le faire comprendre entièrement à ceux qui déjà en ont saisi une part. Ils voudraient voir les catholiques — surtout ceux de leur pays — témoigner une plus grande confiance à l'égard des Églises séparées. Ils assurent qu'à ce point de vue, comme à bien d'autres, les Conversations de Malines ont fait du bien dans les milieux anglicans : elles ont montré que le véritable esprit catholique est vraiment large et conciliateur comme la charité du Christ.

Ces regrets ne sont d'ailleurs aucunement une source de découragement dans leurs efforts pour l'union anglo-romaine. Ils mettent en particulier beaucoup d'espérance en l'action personnelle du Souverain Pontife.

Il ne faut pas oublier, écrivent-ils dans le *Manifeste du Centenaire*, que le *Revival catholique dans l'Église d'Angleterre* ne peut être sauvegardé et rendu permanent que s'il est de fait reconnu par l'autorité divinement instituée pour « fortifier les frères » et qui, toujours et partout, conserve l'unité et l'intégrité de la foi.

Lord Halifax, toujours optimiste, ne laissait-il pas entrevoir tout dernièrement dans sa nouvelle édition de *Reunion and the Roman Primacy* (4) combien considérable, à son avis, serait l'effort d'une lettre du Pape au roi d'Angleterre? Le vénérable lord se souvient de l'impression extraordinaire causée en 1895

par la Lettre Apostolique de Léon XIII *Ad Anglos*, du revirement inattendu qu'elle produisit chez des personnalités aussi importantes que Gladstone.

Aujourd'hui les leaders anglo-catholiques nous affirment que malgré les progrès considérables du modernisme et de l'incroyance outre-Manche, il y a encore dans l'Église anglicane une masse innombrable de fidèles d'une piété intense, prêts à faire reposer leur foi sur l'argument d'autorité. Une attitude plus sympathique des catholiques — les leaders en ont une conviction intime — orienterait vers Rome cette masse inarticulée. Depuis des années, ces âmes languissent de la nostalgie de l'unité, mais elles sont indécises quant à la direction à prendre pour atteindre ce but : elles croient que les catholiques se soucient peu de l'union.

Les anglicans, et parmi eux surtout les anglo-catholiques pro-romains, mettent beaucoup d'espoir en cette année sainte : ne fête-t-elle pas en même temps que l'anniversaire de la Rédemption du monde celui de la Renaissance catholique dans l'anglicanisme qui se mourait? Si pour la grande masse anglicane toute dépendance d'une autorité étrangère même spirituelle semblera toujours pénible, cependant nombreux sont les anglo-catholiques pro-romains qui seraient sincères en écrivant aujourd'hui à Pie XI comme jadis l'un d'eux le faisait à Pie IX :

Sur vous, Saint Père, plus que sur toute autre créature humaine repose en ce moment l'espérance de la paix et de l'unité en la famille terrestre du Christ. En vous sont tous les droits et toutes les raisons de comprendre l'œuvre de la réconciliation; la miséricorde et la paix se rencontrent en vous pour vous donner force et secours; le flot et le courant des sentiments publics, le progrès des événements mondiaux, les desirs ardents des vrais chrétiens sont avec vous; des milliers de cœurs si longtemps séparés les uns des autres vous béniront si vous les aidez à se réunir dans la fraternité chrétienne. Le Sauveur devancera vos efforts Lui qui a prié pour l'union en Lui de tous ses disciples; sur vous reposera la bénédiction du Prince de la paix (1).

Conclusion

Le Mouvement d'Oxford, qui se prolonge dans le mouvement anglo-catholique contemporain, ne cesse de progresser depuis un siècle : au début il était purement académique, aujourd'hui il a pénétré à des degrés divers dans toutes les classes sociales de la Grande-Bretagne et l'on peut même dire dans toute la communion anglicane; les autorités officielles de l'Église Établie ont elles-mêmes fêté son centenaire au mois de juillet dernier. Cependant, si le Mouvement a progressé en étendue, — et ce progrès depuis un siècle est un véritable triomphe, — il faut reconnaître que, par l'assimilation imparfaite d'éléments hétérogènes, il a perdu de son homogénéité et de par ailleurs qu'il n'est pas encore arrivé à son véritable but. Les vrais héritiers intellectuels et religieux des grands tractariens ne cessent de le déclarer hautement : « Seule l'unité extérieure avec le monde catholique et le Saint-Siège — nous affirment-ils dans le *Manifeste* — justifiera et couronnera les efforts et les sacrifices de ceux qui nous ont précédés (2). »

Après avoir expérimenté les heureuses conséquences qui résultent déjà de la convergence des efforts catholiques et anglicans tendant à la réalisation de la prière sacerdotale selon les directives des pontifes romains, nous dirons par manière de conclusion avec un catholique anglais :

N'est-il pas possible que Dieu, par une certaine ironie divine, soit en train de ramener au bercail une partie de son troupeau par

(1) *Acta Apostolicae Sedis*, 1 Aprilis, 1924, p. 123.

(2) Cf. *La Settimana Religiosa* (Venezia), 1^{er} janvier 1933. Le texte a été traduit en anglais dans *The Bulletin of the Confraternity of Unity*, Number XVII, Cathedra St. Petri, Antiochiae, 1933, Oxford, Baxter Press, 1933, pp. 6 et sq.

(3) *Op. cit.*, loc. cit.

(4) *Reunion and the Roman Primacy, Revised Edition with some Omissions and Additions*, by Viscount Halifax, Oxford, Mowbray, 1933, p. 15.

(1) Lettre de William Selwyn, chanoine de la cathédrale d'Ély, 10 septembre 1868, reproduite par lord HALIFAX dans *Leo XIII and Anglican Orders*, op. cit., p. 37.

(2) *The Oxford Movement : A Centenary Manifesto*.

la même voie que celui-ci a prise pour s'en éloigner...? Sans doute ceux qui font partie de ce mouvement ne comprennent pas encore entièrement où Dieu les conduit, mais du moins comprennent-ils que la réconciliation doit venir un jour, et ce jour, ils l'appellent de leurs vœux... Les anglicans ont tort de s'opposer aux conversions individuelles, mais, de notre côté, ne sommes-nous pas en faute si, par manque de sympathie, nous refusons de voir ce qui est bon dans le mouvement anglo-catholique et si, par la violence de nos critiques, nous essayons d'arrêter son développement naturel et logique? Pourquoi ces hommes ne seraient-ils pas les instruments de Dieu? S'ils ne possèdent pas toute la vérité, ne font-ils pas cependant des efforts pour la trouver et ne mettent-ils pas un zèle illimité à propager la part qu'ils ont saisie?... Nos amis, les anglo-catholiques, sont des frères séparés qui travaillent exactement à la même fin que nous — le retour de l'Angleterre à la communion catholique par la conversion à la vérité catholique. Refuserons-nous d'unir nos efforts aux leurs, parce que, partis d'un point de départ qui n'est pas catholique, ils ne reconnaissent pas tout de suite la vérité totale et qu'ils ne répudient pas toutes les erreurs? Cherchons plutôt à comprendre leurs difficultés, encourageons-les, aidons-les; ainsi nous les conduirons de vérités en vérités, de celles qu'ils possèdent à celles qui leur manquent encore. Si nous, nous les avons déjà reçues, n'est-ce pas sans aucun mérite de notre part, mais seulement par un effet de la bonté divine (1)?

J. DE BIVORT DE LA SAUDÉE, S. J.

Les mémoires de M. Gleb Botkine⁽²⁾

Ce nom de Botkine me dit beaucoup. Je ne me souviens pas de Gleb (il avait 16 ans lorsque la Révolution russe éclata). Mais j'ai beaucoup connu son père, depuis 1908 médecin particulier du dernier tsar (*leibmédik*). M. et M^{me} Eugène Botkine possédaient une petite propriété, tout près de celle de ma femme, à Olilla, sur le golfe de Finlande, et certains étés nous nous voyions souvent.

Elle était plutôt modeste notre villa d'Olilla, — rien de mes milliers d'hectares et de mes demeures somptueuses de la province de Tambow, à quelque douze cents kilomètres de là, — mais un charme spécial s'y attache toujours dans ma mémoire. Modeste, mais combien confortable! La mer devant, une mer grisâtre et qui ne saurait prétendre au qualificatif de « grande bleue ». Au loin la coupole dorée de la cathédrale de Cronstadt qui scintille au soleil. Cronstadt, la ville du « Père Jean », le célèbre et populaire archiprêtre Ioann Serguiew à réputation de thaumaturge, que Nicolas II eût sûrement fait canoniser s'il avait régné plus longtemps. Une plage qui n'a rien de « fashionable » mais fort agréable. Des vagues anodines; c'est à peine si l'eau est salée, peut-être parce que les bouches de la Néva sont là, à gauche, derrière ce promontoire au nom pittoresque et bizarre de « Nez de renard » (*Lissi Nos*), où s'est installé le casino de Sestroretsk. L'air est imprégné d'une bonne odeur de saïns — on en voit de tous les côtés — qui vous fait dormir à poings fermés. La gare est à dix minutes en carrosse et Saint-Petersbourg à une heure de chemin

de fer. Il y a une « frontière » à traverser, car nous sommes dans le grand-duché de Finlande, mais c'est, à l'époque, une frontière pour rire. Depuis...

La villa des Botkine était, je l'ai dit, tout près de la nôtre. Je me reproche de n'avoir pas toujours été équitable pour le D^r Botkine. J'étais porté à le croire courtisan dans le mauvais sens du mot; je me trompais: n'est pas courtisan celui qui, comme Evguéni-Serguévitch, scelle de son sang son dévouement à son souverain (celui-ci fût-il une incapacité). Avec plusieurs autres serviteurs fidèles du dernier des Romanoff (ou plutôt des Romanoff-Holstein-Gottorp), le D^r Botkine a noblement péri lors de l'abominable boucherie de juillet 1918 à Ekaterinbourg. Paix et honneur à sa belle mémoire!

Le livre de M. Gleb Botkine contient quinze chapitres. Tous n'ont pas, cela va sans dire, le même intérêt.

Dans celui qu'il intitule « Courtisans », l'auteur se montre sévère pour « le personnel de la Cour impériale, qui, dit-il, ne représentait en aucune manière la meilleure société russe ». « Quelques noms seulement, tels que ceux de Benkendorf, Naryshkin, Orloff et le nôtre — ajoute-t-il modestement — avaient été associés à l'histoire des Cours des empereurs précédents. » (Le grand-père de M. Gleb Botkine, aussi médecin particulier du Tsar de cette époque-là, était une des gloires de la science médicale russe.) Mais beaucoup d'autres noms absolument inconnus jusque-là « ne représentaient rien devant le monde extérieur ».

L'auteur sait être méchant parfois. A preuve ce tableau qu'il nous brosse du P. Vassilieff, confesseur des enfants de Nicolas II :

« Les principes de morale du P. Vassilieff étaient aussi simples que ses rites étaient compliqués. Quel que fût le péché qu'on lui confessait, il souriait toujours béatement et, levant les yeux au ciel, disait :

« Ne vous tourmentez pas, ne vous tourmentez pas : le diable ne fait aucune de ces choses, il ne fume pas, il ne boit pas, il ne se livre pas à la débauche et cependant il est le diable. »

Mais une fois que la Révolution eut éclaté, au moment où dès lors son ministère eût été le plus nécessaire, le P. Vassilieff déclara qu'il avait subi un choc nerveux et partit pour une destination inconnue...

* * *

A côté d'une certaine simplicité (M. Gleb Botkine nous parle même de « simplicité quasi-campagnarde ») il existait à la Cour impériale un formalisme des plus inflexibles et des plus mesquins. Il était si profondément enraciné, si implacable, que tous semblaient l'accepter comme chose parfaitement naturelle et arrivaient même à ne plus s'en apercevoir. Par exemple les souverains répétaient avec insistance qu'ils n'estimaient rien tant que la simplicité et la sincérité, mais en même temps, sans en avoir conscience, ils n'appréciaient vraiment les gens qu'en raison de l'attention que ceux-ci accordaient à des formalités d'étiquette purement extérieures et souvent absurdes. « Ainsi l'accueil qu'une femme recevait à la Cour dépendait entièrement de la position d'une plume ou d'une aigrette sur son chapeau. »

« Entièrement » est exagéré. Et irrésistiblement un souvenir revient à l'esprit à propos de telles affirmations qui va presque en faire table rase : Raspoutine. Car le moujik sibérien était tout à fait étranger, cela est certain, aux questions d'étiquette... Avouons, d'autre part, que ce souvenir n'est pas de nature à rehausser le prestige d'un entourage tel que celui de Nicolas II, entourage pour lequel M. Botkine ne trouve que l'épithète de « moineaux » par opposition aux « aigles » de Catherine II (et de Pierre le Grand).

« La tragédie essentielle de l'absolutisme, lisons-nous à ce

(1) Leslie J. WALKER, S. J., M. A., *Our Separated Brethren*, Londres, C. T. S., 1921, pp. 9 et 10.

(2) GLEB BOTKINE, *Grandeur et misère des Romanoff*, traduit de l'anglais par Anne d'Amier, Editions du « Siecle », Paris.

propos chez notre auteur, réside dans le fait qu'il tue le sens du ridicule chez les autocrates eux-mêmes; et sans le sens du ridicule il ne peut y avoir de sens exact des proportions, ni de jugements corrects. »

« Absolutisme »... il faudrait cependant s'entendre. Voit-on un Benito Mussolini ou un Adolf Hitler férus d'étiquette? Voit-on même un Pierre le Grand? Le dernier tsar de Russie lui-même jette par-dessus bord l'étiquette, ses subtilités, ses pompes et ses œuvres lorsque Raspoutine est en cause. D'une façon générale, cependant, et sans vouloir faire à tout prix œuvre d'iconoclaste, on peut, je crois, poser en principe que l'emprise de l'étiquette est en proportion inverse de l'intellectualité et de l'intelligence de celui autour duquel elle gravite.

Quels étaient les rapports du docteur Botkine, père de l'auteur, et de l'ineffable Raspoutine?

On fit de nombreuses tentatives, nous apprend M. Gleb Botkine, pour entraîner son père dans le cercle des admirateurs du moujik, et une fois ce dernier se présenta en personne chez le *leibmedik*, sous prétexte qu'il avait besoin de soins médicaux.

« Comme médecin, je ne puis refuser de recevoir quelqu'un qui prétend être malade, par conséquent je dois vous recevoir, dit au mystagogue le docteur Botkine en l'examinant, mais je vois que vous avez une santé de ruminant et que vous n'avez pas besoin de soins. Pour ma part, je ne veux pas avoir de rapports avec vous. Aussi je vous prie de partir et de ne plus revenir me voir. »

« Par la suite, chaque fois qu'il (le docteur Botkine) rencontrait Raspoutine, chacun détournait la tête, faisant semblant de ne pas voir l'autre (1). »

* * *

Avec le quatrième et le cinquième chapitres nous arrivons au « commencement de la guerre » et à l'approche de la catastrophe. Je relève cette réflexion que suggèrent à M. Gleb Botkine les combats de rues (entre la troupe et les ouvriers grévistes) qui précédèrent de peu à Saint-Petersbourg l'ouverture des hostilités :

« Jusqu'à maintenant j'ai toujours détesté l'ouvrier d'usine russe qui, en général, vaut à peine mieux qu'un coolie chinois... Malgré cela, je me rends tout de même compte qu'on ne peut guère le blâmer, lui personnellement, d'être ce qu'il est. L'exemple fourni par tant de Russes des classes supérieures ruinés par la Révolution m'a convaincu que seuls des individus tout à fait exceptionnels peuvent résister à l'effet démoralisateur de la pauvreté absolue. » Dans ce cas, répondrai-je, les individus « exceptionnels » abondent dans l'émigration russe. Pour un émigré qui fait litière de ses devoirs d'honnête homme, combien qui, après avoir autrefois passé des dizaines d'années dans l'oisiveté et dans le luxe, gagnent aujourd'hui leur vie à la sueur de leur front, la tête haute, en paix avec leur conscience, sans rien sacrifier de leurs convictions intimes ni avoir perdu le respect d'eux-mêmes à aucun degré!

* * *

« Personne ne se demandait si nous gagnerions ou même si nous pourrions gagner la guerre », lisons-nous chez notre auteur. « On ne discutait que pour déterminer (sic) s'il faudrait deux mois ou trois pour occuper Berlin. On se moquait joyeusement des pessimistes qui pensaient que la guerre pourrait durer six mois

(1) En ce qui me concerne je n'ai vu Raspoutine qu'une seule fois de loin et n'ai jamais, par principe, voulu faire sa connaissance. Aujourd'hui je regrette ce puritanisme excessif. Il m'était parfaitement possible de rencontrer une ou deux fois « l'homme de Dieu » sans me compromettre et sans doute aurais-je pu rapporter d'une telle entrevue des impressions et des souvenirs susceptibles d'alimenter ma plume aujourd'hui...

et on les tournait en ridicule. Le général commandant le 4^e régiment de tirailleurs de la Famille impériale vint demander à mon père s'il fallait emporter tout de suite dans le train régimentaire les uniformes de grande tenue pour entrer à Berlin ou si l'on pouvait les laisser jusqu'au prochain courrier qui partirait pour le front. » Hélas! ce que la réalité — une réalité qu'avec un peu de connaissance de l'histoire militaire russe on pouvait entrevoir sans trop de difficulté — devait se montrer impitoyable pour de telles billevesées!

L'enthousiasme du début ne fut pas de longue durée, une « dépression » lui succéda qui n'avait cependant pas les sacrifices exigés par la guerre — et les défaites — pour seule cause. Un facteur plus important encore (?) fut — c'est M. Botkine qui parle — le sentiment de mécontentement général que l'on éprouvait à l'égard des Alliés. « Au prix de pertes énormes nous avons sauvé les Français et les Anglais de plus d'un désastre en attirant sur nous-mêmes la principale (?) attaque allemande ». Vous exagérez, monsieur Botkine : s'il est parfaitement vrai qu'en envahissant la Prusse Orientale les armées russes rendirent à la France un signalé service et contribuèrent à lui faire gagner la bataille de la Marne, il est absurde cependant de prétendre qu'elles attirèrent sur elles le gros des forces ennemies! « Cependant, au lieu de nous témoigner la plus légère gratitude, les Alliés ne faisaient que nous critiquer de nos défaites (sic) », poursuit M. Botkine. C'est là un de ces jugements hâtifs et superficiels qui peuvent déparer tout un ouvrage. En voici un autre :

« Beaucoup se demandaient, dit l'auteur un peu plus loin, si les Anglais n'allaient pas maintenant essayer de trouver un moyen pour ne point exécuter leurs promesses (relatives à Constantinople). Par exemple, si l'Empereur était renversé, un gouvernement pourrait-il exiger de l'Angleterre l'exécution d'une promesse faite à l'Empereur déchu? Jusqu'à quel point ces soupçons et ces suppositions étaient-ils fondés? Je ne sais, mais le fait est que Constantinople appartient toujours aux Turcs. » Ici M. Botkine fait vraiment trop bon marché du traité de Brest-Litovsk. La Grande-Bretagne était-elle donc tenue de livrer les Détroits à un gouvernement de sacripants qui, en lâchant l'Entente, l'avait mise à deux doigts de sa perte? Pareille prétention nous paraîtrait quelque peu exorbitante... Non que je me fasse des illusions sur les vrais sentiments d'Albion à l'égard de la Russie, que celle-ci soit ou non bolcheviste!

Puis ce sont des chapitres sur la « Révolution », « l'exil en Sibérie », « le printemps de 1918 », « la tragédie » (la boucherie d'Ekatérinbourg). Ainsi que nous l'avons rappelé déjà au début de cette étude, le docteur Botkine tint noblement à accompagner ses souverains déchus à Tobolsk, puis dans les monts Ourals. M. Gleb Botkine se rendit à Tobolsk sur le désir de son père, mais à contre-cœur. Sa répugnance se comprend, humainement parlant, car pour lui « l'exil à Tobolsk équivalait à un arrêt de mort »; il se rendait en outre compte de l'inutilité d'un tel acte. Le sentiment du devoir finit cependant par prévaloir. Au bout d'un voyage long et difficile, le voilà dans la ville qui à l'origine était la capitale de la Sibérie, mais ne comptait, en 1917, que quelque vingt mille habitants; elle était située, à l'époque, à des centaines de kilomètres du chemin de fer le plus rapproché. M. Gleb Botkine y trouva son père et sa sœur Tatiana, devenue plus tard M^{me} Melink, qui l'attendaient.

Dès que l'impératrice Alexandra eut appris leur arrivée, elle demanda au commissaire Pankratoff, chargé de la surveillance de la Famille impériale, d'autoriser Gleb et Tatiana à étudier avec les quatre grandes-duchesses (filles du couple impérial), mais le commissaire refusa. Juste avant Noël elle renouvelait sa demande et s'attirait une nouvelle fin de non-recevoir ainsi conçue :

« Il est de mon devoir de veiller sur votre bonheur et je considère que la douleur d'une deuxième séparation serait bien plus grande pour vos enfants et ceux du docteur Botkine que la joie qu'ils pourraient éprouver à passer une journée ensemble. Je sens qu'il est de mon devoir par conséquent de refuser votre requête. »

!!!

* * *

Commencé à Tsarkoë-Sélo, le terrible calvaire de Nicolas II et de sa famille — calvaire dont les toutes dernières semaines durent être particulièrement atroces — prend fin, on le sait dans la cave de la maison Ipatiew : un des crimes les plus épouvantables de l'histoire moderne. Le docteur Botkine, le maréchal de la Cour prince Dolgoroukoff, le général Tatistchew, la comtesse Hendrikow, demoiselle d'honneur, M^{lle} Schneider, lectrice de l'Impératrice, des domestiques et une femme de chambre — quelques-uns d'entre eux ont été emprisonnés au préalable — sont au nombre des victimes. A quelque temps de là, M. Gleb Botkine se rend à son tour à Ekaterinbourg. Il va voir du dehors la maison Ipatiew, mais n'a pas le cœur d'y pénétrer. A en juger par ce qu'il nous dit, un certain doute paraît avoir régné à l'époque sur la réalité de l'affreuse tragédie. Rentré à Tobolsk, M. Gleb Botkine voit passer la ville de mains en mains, des Rouges aux Blancs et vice-versa. Un jour, un télégramme arrive lui enjoignant, ainsi qu'à sa sœur et au mari de celle-ci, de se rendre immédiatement à Vladivostok. Le télégramme est signé Ivanow-Rinow, commandant en chef de la province du Littoral, à quelque six mille kilomètres de là. Il est à noter que ledit commandant en chef n'a pas autorité sur Tobolsk : n'importe, le couple Melnik et notre auteur se mettent en route, ce dernier tout au moins heureux de quitter Tobolsk, « véritable purgatoire où mon âme avait subi toutes les formes possibles de torture pendant plus de dix-huit mois ». Le voyage est plutôt dépourvu d'agrément : qu'on en juge :

« Les 200 milles au moins qui nous séparaient de Tioumen nous les fimes dans des traîneaux de paysans circulant sans aucune route à travers champs et forêts. De Tioumen à Omsk nous voyageâmes dans un wagon de quatrième classe des plus affreux, bondé à craquer de paysans, de spéculateurs et de réfugiés. »

A partir d'Omsk, c'est mieux encore :

« Tous les fourgons (à bestiaux) furent pris d'assaut par une foule frénétique, mais nous pénétrâmes tout de même dans l'un d'eux tant bien que mal et pendant huit jours encore nous voyageâmes avec une foule si compacte que l'on ne pouvait seulement tirer son mouchoir de sa poche sans déranger ses compagnons de route avec son coude. Dans les régions les plus dangereuses — près de Krasnoïarsk les Rouges attaquaient constamment la voie ferrée — le train ne roulait que pendant le jour, précédé et suivi de deux locomotives blindées. Les voies couraient le long d'un haut talus dont les pentes étaient jonchées de débris des trains déraillés. Des cadavres de Rouges en décomposition étaient pendus aux fils télégraphiques pour effrayer leurs compagnons. »

De Vladivostok, où il rencontre un de ses oncles (initiateur du télégramme signé Ivanow-Rinow) et où les Rouges reparaissent en février 1920, M. Botkine réussit à gagner un transport japonais :

« L'heure ineffable sonna enfin où je me trouvai sur le pont d'un petit steamer japonais regardant avec extase les vagues d'émeraude du Pacifique. Je n'avais pas un sou en poche, tout mon bagage se composait d'un mouchoir. Je n'osais pas envisager l'avenir. Notre petit bateau était secoué par la haute mer comme une coquille de noix, mais rien ne me tourmentait, car j'étais libre! »

Au Japon notre auteur se marie et y reste plus de deux ans, puis part pour New-York. Apparemment il y réside toujours.

Dans les derniers chapitres du livre on voit paraître une vision qui pourrait être troublante : celle de la soi-disant grande-duchesse Anastasie, une des quatre filles de Nicolas II, qui aurait échappé au massacre de juillet 1918. M. Gleb Botkine se dit convaincu, lui, que la femme mystérieuse qu'on identifie d'habitude avec une paysanne polonaise du nom de Franciska Schanzkowska était réellement la grande-duchesse. Qui a tort, qui a raison? Il est certainement singulier qu'une personnalité telle que le grand-duc André (un cousin de Nicolas II) soit convaincu, nous affirme M. Botkine, de l'authenticité d'« Anastasie » (et cette affirmation est, croyons-nous, exacte en partie : le grand-duc aurait été plus ou moins enclin à croire à cette authenticité à un certain moment); mais il est plus significatif encore que les grandes-duchesses Xébia et Olga, toutes les deux sœurs du dernier tsar, que M. Gilliard, ancien précepteur des enfants de ce dernier, que la baronne Sophie Buxhoeveden, autrefois une des intimes de la famille impériale (son père, ancien ministre plénipotentiaire, habite Bruxelles) se soient prononcés très nettement contre les prétentions d'« Anastasie ». M. Botkine allègue, il est vrai, pour expliquer l'attitude hostile des deux grandes-duchesses, des mobiles d'ordre pécuniaire. Nous aimons à croire qu'il se trompe. Sa conviction *semble* complète, mais ici interviennent des facteurs d'ordre particulièrement délicat : dans quelle mesure est-il après tout entièrement digne de confiance? Je pose la question : il ne m'en voudra pas de ne pas y répondre, car les précisions nécessaires me font défaut et je ne veux pas attacher une importance exagérée aux oui-dire...

Le quinzième et dernier chapitre de l'ouvrage de M. Botkine est bien dur pour les Romanoff actuels. L'histoire d'« Anastasie » est un exemple concluant de leur déchéance morale et intellectuelle, estime notre auteur. « Que serait-il arrivé, demande-t-il, si tous les Romanoff agissant normalement (*sic*) avaient volé au secours d'Anastasie dès qu'ils apprirent sa présence à Berlin? » Mais si les Romanoff n'étaient pas convaincus que M^{me} Tschäikowsky (1) fût véritablement Anastasie-Nicolaévna? Le cas du grand-duc André est impressionnant; la conviction de M. Botkine — à la supposer absolument sincère... — intéressante; mais combien de personnes pour le moins aussi dignes de foi (nous avons cité plusieurs noms quelques lignes plus haut) pour lesquelles il n'y a pas de doute dans un sens directement opposé : c'est bien d'une imposture qu'il s'agirait. Alors?...

De quelque opinion qu'on soit sur le cas d'« Anastasie », l'attitude de l'auteur sur cette question n'enlève rien à la valeur d'un livre bourré d'anecdotes intéressantes, passablement superficiel, il est vrai, et dont maintes affirmations sont sujettes à caution, mais écrit par un jeune homme qui a beaucoup vu, beaucoup retenu et passé par quelques dangereuses aventures et redoutables épreuves. A ce titre, l'ouvrage *Grandeur et Décadence des Romanoff* mérite de retenir un instant l'attention; cependant de là à conclure que tout ce que le fils de l'héroïque *leibmedik* nous narre doit être accepté comme parole d'Évangile, il y a loin, très loin...

Comte PEROVSKY.

(1) D'après les partisans de la survivance, la « grande-duchesse » aurait épousé le soldat de l'armée rouge de ce nom qui l'aurait sauvée.

Dominer⁽¹⁾

Est-il, Mesdames et Messieurs, sensation plus exaltante que celle qu'on éprouve en haute montagne quand, à la force du poignet et du jarret, après des heures de montée rude, on parvient au point culminant de la chaîne d'où l'on domine l'espace infini qui s'étend devant le regard?

La terre, toute la terre, semble-t-il, est à vos pieds, domptée, soumise, réduite à un panorama que d'un coup d'œil on embrasse; la forêt immense où l'on a failli se perdre n'est plus qu'une oasis de verdure; le fleuve profond, un immense ruban d'argent; le train, un jouet qui se déplace lentement; les maisons des hommes, des cellules de fourmis; la ville titanique, une tache noirâtre, aux hachures irrégulières. On tient sous son regard l'espace où des milliers et des milliers d'êtres humains sont enfermés; on n'est plus mêlé à leur foule, on ne risque plus d'être anonymement noyé dans leur nombre: rien au-dessus de soi, sinon le ciel et peut-être Dieu. Le monde est sous les pieds, petit, lointain, inoffensif. On domine, on domine.

Pour qui demande à la psychologie de soulever un peu le voile mystérieux de notre être, l'impression que nous venons de décrire, si illusoire qu'elle soit, est à approfondir, car elle fait écho à l'une des tendances de l'être humain, qui est de se libérer des entraves et de triompher des oppositions de toute sorte limitant sa pleine expansion.

Être libre, libre d'aller, de venir, de rester ou de partir, de vouloir ou de ne pas vouloir, libre de disposer des choses à son gré, de dompter la matière rebelle, sans doute, mais capable, sous une pression habile, de devenir obéissante: voilà bien ce à quoi travaille et aboutit l'homme poussé par un de ses instincts les plus aigus: le besoin de dominer.

Jusqu'ici, appétit naturel fort légitime. Si, par quelque ruse diabolique de la nature, en effet, cet appétit venait à lui être enlevé, l'homme serait rapidement mis hors de combat dans le duel gigantesque que, pauvre pygmée, il a engagé, et avec succès, contre les forces naturelles et hostiles.

Rien donc de corrupteur dans cette force qui le pousse à dominer son milieu vital; bien au contraire, force constructive s'il en fut. Encore une fois, son existence même est à ce prix: qu'il cesse, ne fût-ce que quelques jours, de maîtriser la nature et de lui faire produire à son gré vin, blé, animaux, et tout ce dont il extrait chaleur, mouvement et vie, ce serait la mort à très bref délai pour lui et sa race. Donc, pas ou peu d'objections à ce que l'homme domine son milieu: c'est nécessaire, il faut l'y encourager et applaudir à ses succès.

Mais nous ne serions pas sur terre, si l'appétit de dominer n'avait ses erreurs et ses excès. Fort de son heureuse mainmise sur les choses, l'homme sera porté à user de la même méthode indifféremment pour tout ce qui s'opposera à son vouloir et constituera un obstacle à ses ambitions. Et ce sera alors, l'intérêt et l'égoïsme l'y incitant violemment, une tentative de mainmise, non plus sur les choses inertes, mais sur ses semblables. Or, comme il trouve en face de lui des créatures animées des mêmes passions, et dont les intérêts et les vouloirs peuvent et doivent contrarier les siens, c'est ici que le conflit se produit, violent et quelquefois meurtrier. Et ce conflit sera doublement grave quand à l'intérêt s'ajoutera le péché qui plus que les six autres mérite son nom de capital: l'orgueil.

(1) Conférence faite à la tribune des Conférences Cardinal Mercier, à Bruxelles.

Egoïsme, orgueil, voilà en nous, Mesdames et Messieurs, la double racine de l'appétit de domination que nous venons dénoncer comme une des grandes forces corruptrices du monde. Il paraît, à première vue, n'être que le fait de quelques hommes. Bien peu d'entre nous pourtant, s'ils prennent la peine de descendre au fond du gouffre intérieur, ne peuvent manquer de l'y apercevoir assoupi, prêt à tous les réveils.

Demeurerait-il endormi en eux, comme pour l'instinct de haine, je dirais:

— Si vous n'avez ni le goût ni l'occasion de dominer (ce qui reste à prouver), vous aurez toujours à subir la domination d'autrui, car les autoritaires foisonnent en ce monde, et l'attitude que vous adopterez sera d'une importance considérable et pour le dominateur et pour vous-mêmes; elle aura même parfois, en bien ou en mal, des répercussions incalculables.

Voilà de quoi, n'est-ce pas? nous inciter à y regarder de près.

Figure fort imposante, certes, que celle de la domination. Le moins qu'on en puisse dire c'est qu'elle a vraiment de l'allure. Il faudrait un Bossuet pour la peindre et nous la présenter hautaine, distante, drapée dans ses manteaux d'apparat comme dans un portrait de Philippe de Champagne. Faute du génie d'un tel maître, interrogeons-la plus simplement à la manière de notre siècle, c'est-à-dire scientifiquement, comme le ferait un chef de clinique.

Pour bien décrire une maladie, les médecins la mettent en observation, enregistrent les réactions, recherchent les antécédents du malade, enquêtent sur les milieux où il a vécu. Les conclusions viennent ensuite d'autant plus certaines que l'examen aura été plus approfondi et plus complet.

Faisons ainsi: observons d'abord la domination en elle-même, et notons ses réflexes et ses tendances morbides; nous examinerons ensuite ses effets funestes dans les différents milieux où elle s'exerce.

* * *

Si nous demandons, non pas au dictionnaire, mais à l'expérience de la vie, une définition de la domination, elle nous donnera celle-ci: « Pouvoir qu'un homme s'est octroyé de faire agir à son gré, et pour des buts intéressés qu'il a seul déterminés, d'autres hommes, fussent ces derniers n'être pas consentants. »

Pesez bien les termes de cette définition, examinez-les réalités dont elle est l'expression, et dites-moi si elle ne provoque pas en nous immédiatement une réaction de défense sous la forme de questions que nous ne pouvons pas éluder: la domination d'un homme sur d'autres hommes est-elle chose juste? ou bien est-elle toujours arbitraire et, parce qu'arbitraire, insupportable? Et c'est tout le problème de l'autorité qui surgit devant nous.

A ces mots d'autorité, de problème de l'autorité, peut-être certains d'entre vous seront-ils tentés de dire tout bas à leur voisin:

— Oh! attention, nous allons sans doute entendre une profession de foi un peu anarchique et côtoyer quelque abîme.

Rassurez-vous! Si j'ai toujours saisi avec joie l'occasion d'exalter l'homme indépendant de tout, hormis de sa conscience, je n'hésite pas à proclamer bien haut, comme un axiome indiscutable, cette vérité que l'autorité est absolument nécessaire à la vie. Une société, en effet, ne saurait être conçue sans unité, sans ordre, sans puissance, et, seule, l'autorité peut assurer cette unité, créer cet ordre et cette puissance. Serait-on dix sur terre, serait-on cinq, serait-on deux, du fait que ces dix, ces cinq ou ces deux sont forcés ou ont décidé de vivre en commun, une autorité devra se constituer et jouer un rôle très précis sous peine, pour ces dix, ces cinq ou ces deux, de voir échouer leur commune activité.

Remarquons-le, d'ailleurs: les disciplines scientifiques et les

conditions de l'existence moderne nous obligent à reconnaître cette nécessité de l'autorité. Oh! l'idée n'est pas encore très vieille, mais elle existe, c'est incontestable, et les événements politiques actuels ne tendent pas à l'étouffer. Dans la réalité de la vie quotidienne, la brutale leçon des faits nous éclaire souvent plus que de savantes déductions. Si portés que nous soyons naturellement à protester contre les rigueurs et les abus de l'autorité, il nous est impossible d'en nier les bienfaits.

Prenons dans la vie courante un exemple banal, mais typique. Oseriez-vous traverser, vers 4 heures de l'après-midi, la place de la Concorde ou le carrefour Drouot, si l'autorité tout absolue en la matière de M. Chiappe ne contraignait les autos au sens unique, à tourner en rond sur les places comme de très dociles jouets mécaniques, et à s'arrêter au commandement?

Les hommes de notre génération sont beaucoup moins enclins que ceux de la génération précédente à revendiquer une liberté absolue. Écoutez ce qui se dit autour de vous au sujet de la situation actuelle du pays, et vous constaterez que toutes les classes de la société sont prêtes à sacrifier un peu de cette liberté (qui, au delà de certaines proportions, se révèle ennemie du bonheur et de la vie) pour confier leurs intérêts à une autorité puissante, seule capable de les défendre. L'orgueilleuse devise de l'anarchie : « Ni Dieu ni maître » a perdu son prestige, tout au moins quant à son second terme. Les milieux où elle était acclamée naguère ont été les premiers à sentir l'insanité et la stérilité de l'indépendance pure dont elle est la formule, et ils lui ont substitué (vous savez avec quelle ardeur de conviction et quelle volonté farouche) la « discipline du parti ».

Sans aller jusqu'à cette annihilation de la personne humaine, on comprend — et c'est, j'en suis sûr, votre cas — que non seulement liberté et autorité ne s'opposent pas, mais encore que l'autorité bien comprise sert largement à l'épanouissement de la chère liberté.

* * *

Oui, mais cette autorité nécessaire, qui l'exercera? Nouveau problème à résoudre et combien délicat.

« Les hommes naissent égaux en droits », a imprimé, sur les murs de nos monuments, et combien plus encore dans les esprits, la *Déclaration des Droits de l'Homme*. Certes, s'il est une notion conforme à l'Évangile, c'est bien la notion d'égalité. Devant Dieu, tous les hommes sont égaux, puisqu'ils sont frères. Le divin Père appelle tous ses enfants à la même destinée; le même temple les accueille et le même pain les nourrit. Par ailleurs, ne nous répète-t-on pas sur tous les tons qu'un homme en vaut un autre, et que tout être humain a son droit et doit être mis en état de l'exercer pour qu'il devienne en fait ce qu'il est par vocation, une personne libre? C'est vrai; mais alors comment un homme pourra-t-il être établi au-dessus de ses semblables et investi du droit de les diriger et de leur donner des ordres?

Regardons de plus près la société humaine : si les hommes naissent égaux en droits, s'ils ont effectivement le même Père dans les cieux et une même destinée, s'ensuit-il qu'ils naissent et demeurent égaux en talents et en capacités? Assurément non. Il n'y a pas, il n'y aura jamais sur terre deux êtres possédant mêmes aptitudes naturelles ou acquises. Allez inspecter dans une maternité les nouveau-nés d'un même jour et vous me direz si vous avez pu en trouver deux qui soient égaux en vigueur physique, et cela est typique. Tout au long de la vie, ces divergences originelles n'iront qu'en s'accroissant et créeront entre les êtres des inégalités profondes : l'un sera apte à sa besogne; l'autre, totalement incapable de l'exécuter; de fortes individualités auront tout pour commander, tandis que d'autres, plus faibles, sembleront nées pour obéir.

Que tous ces êtres différents vivent sous le même toit ou dans le même pays, c'est-à-dire en société, sous la poussée des besoins quotidiens, un classement des valeurs se fera et, qu'on le veuille ou non, une hiérarchie se constituera.

D'autre part, talents et besoins auront créé les diverses activités humaines qui s'emploieront aux fonctions plus ou moins nécessaires au bien et à la vie du groupe. Leur nécessité et leurs bienfaits les désigneront comme « premières » et, du même coup, seront désignés comme « premiers » ceux qui les exercent. Telle est l'origine des fonctions d'autorité. Elles n'auront donc, vous le voyez, qu'une seule et unique raison d'être : l'utilité commune.

* * *

Et voici qu'avec cet objectif : l'utilité commune, nous parvenons au cœur même du sujet, puisqu'il désigne l'esprit avec lequel toute autorité devra s'exercer.

J'ai dit *devra*, car tant s'en faut qu'elle s'exerce toujours ainsi. Pourquoi? La psychologie va nous le dire. César, dit-on, traversait, un jour, un petit village des Alpes où régnait une vive agitation. Il s'agissait du choix d'un chef.

— Quoi, lui dirent ses capitaines étonnés, jusque dans ce village il y a des disputes sur la prééminence?

Et César de leur répondre :

— J'aimerais mieux être le premier dans cette bicoque que le second dans Rome.

Ah! que voilà bien, n'est-ce pas? le cri de notre nature humaine. L'homme aspire naturellement à la primauté : il s'aime jusqu'à vouloir être le premier partout.

Mais il y a plus : dès qu'il la possède, cette primauté, il est porté à se croire d'une essence supérieure et il est incliné à exercer l'autorité dont il est détenteur, non plus au profit des autres, mais à son avantage. De là à considérer toute mesure légitime, par cela seul que c'est lui qui la prend, et, sous la pression de son égoïsme, à vouloir organiser choses et gens selon son intérêt, il n'y a qu'un pas.

Eh bien, s'il le franchit, que fait-il? Il profane, il avilit, il prostitue l'autorité. Entre ses mains, elle dégénère en domination oppressive.

Si quelque voix s'enhardit à lui rappeler qu'elle ne lui fut conférée que pour le service des subordonnés, cette voix sera traitée de révolutionnaire, d'ennemie de l'ordre, et brutalement étouffée. Mais la plupart du temps, autour de lui, c'est le silence, quand ce n'est pas, ô honte! la basse flagornerie. La tyrannie, en effet, corrompt en même temps le dominateur et les dominés.

Certes, du premier, dont elle exalte l'égoïsme et l'orgueil, le rôle n'est pas de tout repos : il peut être jeté à bas de son piédestal :

Aujourd'hui dans le trône et demain dans la lice.

Il le sait; aussi, y veille-t-il, et, pour conjurer cette éventualité, il est tout prêt à recourir soit à la ruse, soit à la force. A la ruse, qui, même à faible dose, est toujours dégradante, car elle conduit à la déloyauté, au mensonge, au chantage, à la trahison, au trafic des vices et des vertus. A la force, qu'il érige en droit, qu'il assied sur des bases philosophiques et religieuses, atoutissant ainsi à une morale à l'usage des bêtes de proie.

Hélas! Mesdames et Messieurs, sans que nous y ayons pris garde, pareille corruption n'a-t-elle pas, comme un chancre, envahi, et plus que jamais, le monde entier? Tant dans la vie individuelle que dans la vie des nations, on exalte la « volonté de puissance » qui ne trouve qu'en elle-même sa limite et sa loi.

Théoriciens de la violence et soldats de l'action directe surgissent en des camps divers, préconisant une entreprise de destruction furieuse qui prétend faire apparaître soudain sur les ruines

de l'ancien monde une terre de liberté, de justice et d'universelle vertu. Partout, c'est une recrudescence de l'admiration vouée à la force, et à la force sous sa forme extrême, la violence.

La violence! Elle commence à rallier les volontés des plus faibles, même celles des *Beati mites*, qu'on surprend à parler de la « trique » pour résoudre la crise des temps modernes. C'est une corruption qui menace de devenir générale. Quel recul pour notre civilisation!

Devant un tel spectacle, qu'il me soit permis de crier au moins aux hommes de mon pays :

— Prenez garde! les doctrines de la force auxquelles vous vous référez montrent dans la guerre un état naturel à l'humanité; dans l'absolutisme, l'idéal de l'autorité; dans la haine, un facteur d'ordre social. Prenez garde! le maniement de la force est ce qu'il y a de plus périlleux au monde. Commencé peut-être dans la droiture, il se continue dans la cupidité, conduit à l'injustice et au meurtre, et transforme les meilleurs en véritables brutes. Prenez garde! la force finit par se dévorer elle-même. Un Robespierre, après avoir envoyé à l'échafaud ceux-là mêmes avec qui, la veille, il marchait la main dans la main, y est envoyé à son tour. Prenez garde; la violence, « n'ayant qu'une puissance explosive de destruction, dégénère vite en misérables convulsions stériles et, tôt ou tard, se retourne contre ses auteurs, comme la bombe qui, en éclatant, jette sur le pavé l'anarchiste sanglant, première victime de sa haine aveugle ».

* * *

— Demi-mal, diront peut-être certains, que la corruption et la chute d'un tyran ou d'une poignée d'anarchistes!

Mal universel au contraire, Mesdames et Messieurs, car la corruption du dominateur entraînera presque toujours la corruption de ses victimes. Entraînera... Le mot n'est pas exact, car n'arrive-t-il pas que, par suite de l'interpénétration de nos vies, le servilisme des esclaves ne soit la cause de la tyrannie des maîtres?

Quel est le plus coupable et le plus vil, de celui qui se complait dans la domination et l'adulation, ou de celui qui le flatte et lui répète, par toute son attitude, que « la raison du plus fort est toujours la meilleure »? Je n'en sais rien. Mais s'il est vrai, selon le mot célèbre de Tacite, que « les tyrans n'ont jamais fait autant d'esclaves que les esclaves ont fait de tyrans », il est non moins certain que la domination travaille toujours activement à la déchéance des écrasés.

C'est elle qui détermine l'affaïssement des mœurs publiques, qui altère le sentiment de l'honneur, qui déforme les consciences, qui étouffe toute velléité d'opposition à ses méfaits. C'est elle qui fait de la colonisation un lucre et parfois une injustice, et assujettit l'homme au régime du travail forcé. C'est elle qui détache les bons citoyens de l'idée d'une résistance légale et produit par réaction des excès parfois sanglants. C'est elle qui des opprimés, fait, non pas des victimes touchantes, mais des vaincus abêtis, lesquels, « à force d'être foulés aux pieds, n'ont plus la force de se redresser », selon la tragique expression de Gandhi. C'est elle, enfin, qui dissout toute dignité et déshonore cette vertu nécessaire à l'homme et à la société qui s'appelle l'obéissance.

L'obéissance vraie, libre, intérieure et spontanée, celle qui a pour source l'amour du devoir et qui, dans tout supérieur, respecte la fonction qu'il remplit, celle qui ne s'autorise pas des défauts des chefs pour se dérober à leur appel, qui aime mieux parfois obéir à Dieu qu'aux hommes, cette obéissance-là, la seule véritable, la domination s'acharne à la tuer! Et elle ne laisse subsister que l'obéissance intéressée ou apeurée, celle qui agit sous l'empire de la terreur ou d'une morne passivité; en un mot, l'obéissance des mercenaires, des courtisans et des esclaves.

* * *

Il y a deux mois environ, dans une conférence donnée à la salle Pleyel, M. Emil Ludwig, qui, comme vous le savez sans doute, s'est fait une spécialité d'ausculter l'âme de tous les dictateurs vivants ou disparus, nous donnait très aimablement le conseil de « ne jamais reprocher à un dominateur son ambition personnelle, l'ambition créant des choses grandioses ».

Après avoir passé en revue les effets corrompteurs de la domination, comment pourrions-nous être de son avis? Certes, nous ne méconnaissons pas le caractère grandiose de certaines créations de la force, mais nos yeux ne peuvent se détacher des ravages que ses caprices tyranniques exercent dans les âmes. Aussi, nous obstinons-nous à dénoncer l'appétit de domination comme une des grandes forces corruptrices de la vie, et vous comprendrez mieux, je l'espère, notre obstination quand nous aurons examiné ses ravages dans la famille et dans la société.

II

Prononcer le mot de domination, c'est, en général, provoquer immédiatement dans les esprits des visions d'impérialisme et de dictature. Comme ces rôles types de tragédie ou de comédie : Pierrot, Arlequin, le traître, la femme fatale, qui apparaissent aux yeux du public toujours sous les mêmes traits et qui sont voués à incarner le même personnage, la domination, pour les trois quarts des hommes, ne saurait exister que chez un Crésus ou un dictateur. Dans leur imagination, sa demeure est toujours un palais et, autour d'elle, toujours l'appareil de la force ou de la richesse.

Ils ne la voient pas dans un appartement de Paris à loyer moyen, habillée d'une robe tailleur ou d'un veston, et exerçant son empire dans le cercle très restreint d'une famille ou d'une société.

Dans la famille, comment la domination aurait-elle sa place : l'amour n'habite-t-il pas la maison? Peut-on songer à dominer, et par suite, à faire souffrir, quand on déclare aimer? Ce serait d'un paradoxe insupportable. Et dans nos rapports avec les autres, peut-on parler de domination? De concurrence, oui; de choc des idées, oui encore! mais de domination! A notre époque d'indépendance et d'individualisme forcené, ce serait inintelligible.

Pourtant, le fait est là, Mesdames et Messieurs : la domination sait fort bien se mettre en pantoufles et vivre dans un appartement moderne.

Pères et mères qui êtes ici et qui aimez certainement vos enfants et avez le souci de leur bien physique et moral, je vais vous étonner — mais non, je l'espère, vous froisser — si je vous dis que votre affection pour eux n'est peut-être pas complètement à l'abri de l'esprit de domination.

Certes, si partisan qu'on soit de la liberté, dès lors qu'on a charge d'un enfant, il faut intervenir dans sa vie et se dresser devant lui, comme une autorité. La nature humaine, en effet, — n'en déplaise aux Jean-Jacques Rousseau de tous les temps! — n'est point foncièrement bonne et, si l'éducation ne réprime pas ses mauvais instincts, comme dans un champ inculte, les herbes folles étoufferont les pousses généreuses.

Mais, sous le vertueux prétexte de ne pas laisser grandir l'enfant comme un sauvageon, n'êtes-vous pas tentés d'adopter pour son éducation le système qui vous semble le plus simple et le plus efficace : le système autoritaire? Ce n'est, à mon avis, qu'un pis aller; mais n'insistons pas sur l'examen de sa valeur propre, portons plutôt notre attention sur les motifs véritables pour lesquels vous le préférez : ils n'ont rien de très profond.

Ainsi, un jour, au moment de sortir de chez vous, vous vous apercevez que vous êtes en retard : vous voilà déjà contrariée. Avant de vous en aller, vous jeter à votre enfant un ordre quel-

conque. Celui-ci, qui ignore votre mauvaise humeur, s'avise-t-il de vous résister tant soit peu, vous vous fâchez, vous criez, vous giflez peut-être.

Installée dans le métro ou le taxi qui vous emporte, vous regrettez votre geste, mais vous cherchez à l'excuser à vos propres yeux :

— J'étais pressée, et puis on ne discute pas avec un enfant. En réalité, Mesdames, vous n'avez pu admettre qu'on vous résistât, et vous avez cédé à l'esprit de domination. Résultat : vous êtes apparue aux yeux de l'enfant comme une force matérielle au lieu de lui apparaître comme une autorité morale, ce qui, croyez-moi, a de grosses conséquences et pour sa formation, et pour l'influence que vous êtes appelée à exercer sur son esprit et sur son cœur.

Réaction de domination encore, ce perpétuel et si tragique combat entre le rythme rapide de l'évolution de l'enfant et la tendance chaque jour plus accentuée de l'adulte à l'immobilité : c'est le drame éternel entre la génération qui monte et celle qui est encore au faite pour un instant. Que de parents, considérant leurs enfants comme leur propriété totale, leur refusent le droit de penser, d'agir et de sentir autrement qu'eux-mêmes et cherchent à étouffer leurs initiatives, non pas parce qu'elles sont mauvaises, mais parce qu'ils ne les comprennent pas !

Mais que dire, surtout, de ceux qui pèsent injustement et tyranniquement sur les décisions d'un fils ou d'une fille parvenus à l'âge d'orienter leur vie ; qui, sous prétexte de les mettre en garde contre une exaltation qu'ils qualifient de malsaine, ne craignent pas de chercher à étouffer dans l'âme de ce fils ou de cette fille tout germe de vocation généreuse, et cela uniquement parce qu'ils ne veulent pas se résoudre à voir s'effondre en un jour tout un quart de siècle de combinaisons et d'égoïsme ?

— Mon fils continuera mes affaires, sinon j'arrête les études et je coupe les vivres, déclarait un jour, devant moi, un père de famille.

Réaction de domination : vous êtes le plus fort, vous en profitez ; vous contraignez, dût un drame s'ensuivre. Rappelez-vous plutôt le dénouement du livre ou du film si profondément vrai de Pierre l'Ermite : *Comment j'ai tué mon enfant*.

Dominer, oh ! combien vous y seriez moins enclins, Mesdames et Messieurs, si vous vouliez, une bonne fois, reconnaître que tout éducateur vraiment digne de ce nom ne doit avoir qu'un but : aider une conscience et une raison à naître et à se former ; car, comme l'a si fortement dit le P. Laberthonnière, « l'éducation est un véritable enfement, et, comme un enfement, c'est une œuvre d'amour ». Comme dans l'enfement, c'est une âme qui nourrit d'autres âmes de sa propre substance pour les faire vivre et grandir, et les mettre à même de se donner à leur tour et d'accomplir à leur tour œuvre de personne humaine.

Pour cela, une autorité, et même parfois une autorité sévère, est nécessaire ; et il faut exiger que l'enfant obéisse, car au point de départ il n'est par ce qu'il doit être. Il est le prisonnier d'une nature égoïste, et tout seul il ne peut briser ses chaînes. Votre tâche, parents, est précisément de l'aider à s'en libérer ; mais vous ne l'y aiderez que si vous réprimez énergiquement en vous-même toute tendance à la domination ; que si vous exercez votre autorité de telle façon qu'on puisse vous appliquer le joli mot de M. Abel Hermant au pianiste Boskoff : « Dans votre puissance, on ne sent pas la force. »

Dans la société, les ravages de l'esprit de domination sont-ils moindres ? Non, tout au contraire, ils se multiplient et s'aggravent, car l'amour, qui, dans la famille, pouvait encore contre-balancer les effets malfaisants de la domination, est ici toujours absent. Dès lors, aucun frein ne s'opposera aux caprices de ceux qui se

laissent entraîner à l'ivresse de dominer. Leur appétit de domination se donne libre cours et ne connaît qu'une limite : l'appétit plus audacieux et plus forcené d'autres dominations. Et voici de cette passion funeste de tristes conséquences :

Dans le monde des Affaires, ce sont les ravages d'une concurrence effrénée avec ses louches tractations qui permettent d'écraser les rivaux et de rester seul à dominer le marché.

Dans le monde des Lettres et de la Politique, ce sont les ravages de la calomnie et du mensonge, employés en toute tranquillité de conscience à abattre les réputations qui portent quelque ombrage.

Dans le monde de la Charité, Mesdames, ce sont vos œuvres de bienfaisance se dissolvant, ruinées par la domination que chacune de vous veut exercer sur le groupe entier. Périrent, n'est-ce pas ? les pauvres, les malades et la charité même, pourvu que le prestige de M^{me} X... ne soit pas éclipsé par le prestige de M^{me} Y... !

Dans le monde parlementaire, Messieurs, c'est l'exclusivisme, la guerre des partis, où chacun n'aspire qu'à supprimer l'adversaire et où tous, absorbés par leurs rancunes, passent le temps à vider leurs querelles. Et, comme aucun ne peut prétendre à une majorité, on gouverne en formant des blocs ou des cartels ; et, au lieu de l'unité morale fondée sur le respect mutuel et la recherche du bien général, c'est le désordre, le régime de l'oppression, la décomposition politique.

Dans le monde du Travail, ce sont les misères et les haines provoquées par le privilégié de la fortune ou par l'employeur abusant de la supériorité de leur situation pour marchander odieusement le travail, ou imposer au travailleur un contrat léonin. Et, la roue de la fortune tournant, ce sont les classes ouvrières qui, devenant conscientes de la puissance formidable que leur confère le nombre, sentent à leur tour s'aguiser en elles l'appétit de domination, et cet appétit éveillé, ce sont pour demain les irréparables ravages des luttes fratricides entre les fils d'un même pays.

Dans le monde international, c'est la paix sans cesse menacée ; ce sont, comme a dit le P. Gratry, les peuples condamnés à déposer sur l'autel du dieu Mars, le dieu du carnage, la moitié du fruit de leur travail, en attendant qu'ils se ruent les uns contre les autres avec une fureur de barbares aux engins perfectionnés.

La liste des iniquités et des ravages n'est pas close, et vous me connaissez bien mal si vous pensiez que je vais en arrêter ici la lecture. La loyauté me fait un devoir de dénoncer la plus repoussante des dominations, à savoir l'odieuse alliance du despotisme et de la foi, qui engendre le sectarisme religieux, — ou bien du despotisme et de l'incroyance, qui engendre le sectarisme athée. Il faut les condamner également l'un et l'autre, car l'un et l'autre tendent également à l'asservissement des âmes.

Toute religion qu'on veut imposer par la force ou par tout ce qui ressemble à la force cesse, par le fait même, d'être une religion au sens vrai et magnifique du mot.

Pour se propager, la vérité a besoin d'apôtres, et non de gendarmes et de bourreaux. Que, sous l'empire de la crainte ou de la menace, des credo soient formulés, des rites extérieurs accomplis, il n'y a là que des attitudes ou des paroles et non de la foi et de la charité dans les âmes, on n'a rien fait pour la cause de Dieu. Je me trompe : on a compromis la cause de Dieu.

La religion du vrai Dieu, en effet, est, avant tout, vie intérieure, vie spirituelle, affaire d'âme. Or, les âmes ne se prennent pas, elles se donnent, et elles ne se donnent que si on les gagne par la charité. Aussi, le christianisme condamne-t-il tout esprit de domination, et l'Evangile est là pour attester que ce n'est pas à la façon de César que le Christ a voulu conquérir le monde.

Mais si la force mise au service de la religion est incapable de

conquérir les âmes à la foi, la force mise au service de l'athéisme ne saurait l'y étouffer.

Il est de tous les temps, Mesdames et Messieurs, le dialogue antique du juge et du martyr :

— Homme, dit le juge, si tu ne sacrifies pas aux dieux de César, je te dépouillerai de tes biens.

— Il n'y a de vrais biens que ceux dont tu ne peux pas me dépouiller.

— Je t'enverrai en exil.

— Pour les citoyens de la patrie éternelle, tous les pays ici-bas sont terre d'exil.

— Je te mettrai à la torture.

— La torture endurée pour la foi est un bonheur.

— Je te laisserai mourir de faim en prison.

— Il n'y a pas de prison pour l'âme.

— Je te tuerai.

— Alors, tu seras mon bienfaiteur.

« Il n'y a pas de prison pour l'âme. »

Voilà, Mesdames et Messieurs, la belle et grande revanche prise sur les dominateurs et sur les persécuteurs de toute espèce. Oh! la joie, la joie d'échapper intérieurement à toutes les tentatives de mainmise sur soi d'où qu'elles viennent! La joie de sentir que, dans le sanctuaire intime de l'âme, nul, hormis Dieu, ne peut pénétrer!

Comme une meute déchainée, l'intérêt, la jalousie dominatrice, l'orgueil peuvent se jeter sur ma pauvre personne; ils ne m'entameront pas dans mon être profond, à moins que je n'y consente. On pourra me tourmenter, m'écraser, on ne fera pas que ma conscience ne demeure le refuge de l'indépendance spirituelle qui constitue ma grandeur. La domination trouve ici son maître et y subit un échec total.

Sont-ils, en effet, des dominés ou des dominateurs, ces êtres qui se dressent courageusement en face de leurs tyrans, refusent de plier devant eux, et meurent pour attester à la face du ciel et de la terre la réalité et la valeur infinie d'une liberté morale et spirituelle plus précieuse à leurs yeux que leur existence elle-même?

O domination! ô tyrannie! la liberté imprenable des âmes demeurera toujours pour vous une perpétuelle et victorieuse menace.

Mettez au secret et au cachot, bâillonnez, resserrez vos tenailles, dressez vos échafauds, faites claquer vos mitrailleuses, brûlez ou noyez dans le sang tout ce qui vous résiste : vous tuerez les corps, mais vous ne tuerez pas l'idéal pour lequel vos victimes sont mortes.

* * *

Ayant achevé de dénombrer les méfaits de la domination, il ne nous reste plus qu'à en marquer les deux traits caractéristiques.

Elle est d'abord la pire des malversations, puisque, même dans les cas où elle crée de grandes choses, sa brillante réussite est tissu d'injustices. Sur quoi règne-t-elle, en général, sinon sur un amas de ruines? Sa force écrase des faiblesses, fauche des êtres, étouffe la vie.

Elle aussi est la pire des duperies. Pourquoi? Parce que l'orgueil en est le principe.

Or, l'orgueilleux, sans cesse armé de verres grossissants pour contempler ce qui émane de lui, est toujours très inférieur à ce qu'il s'imagine être. Et sa méprise ne s'arrête pas là. De même que, sans qu'il s'en rende compte, il s'élève au-dessus de lui-même, de même, mais alors avec une conscience de son attitude qui en augmente l'odieux, il se considère comme supérieur au reste de l'humanité. Des flatteurs lui décernent le titre de surhomme. Il le repousse peut-être extérieurement; en réalité, il se le confère

intimement à lui-même par la plus naïve des illusions, et c'est ainsi qu'il aboutit à ce résultat monstrueux : sortir de l'humanité.

Oh! Mesdames et Messieurs, restons dans l'humanité : devenir vraiment homme, telle est la tâche qui s'impose à chacun de nous. Elle est trop vaste, trop ardue et trop belle pour ne pas mériter tous nos soins. Donnons-nous-y tout entiers, et nous sommes assurés de faire de grandes choses.

Et si en nous l'instinct de domination s'obstine à revendiquer une pâture, eh bien, jetons-lui notre égoïsme et que, sur cette proie, il se satisfasse, l'excès ici n'est pas à craindre.

La voilà enfin, la domination licite (plus que licite, car chacun de nous est appelé à l'exercer, sous peine de forfaiture), et qui est aussi féconde en fruits de vie que l'autre est féconde en fruits de mort. Et, par une conséquence dont ceux-là s'étonneraient à qui seraient totalement étrangères les lois de la vie formulées dans l'Évangile, cette domination sur soi-même vaut à celui qui s'y applique vaillamment un succès vainement convoité par le dominateur insolent de tout à l'heure. Il domine, en effet, non pas seulement sur lui-même, mais sur les volontés de ses frères. Oui, ceux-ci s'inclinent spontanément devant sa réelle supériorité; ils l'acceptent, mais elle ne pèse pas sur eux. Loin de là, elle leur communique un élan sauveur. Elle les délivre, tandis que l'autre tendait à les écraser.

Le vicomte de Vogüé a magnifiquement exprimé cette pensée quand il a dit : « Le droit de commander aux cœurs n'appartient qu'à ceux qui ont meurtri le leur. » Traduisons à notre portée : Celui-là seul est capable d'agir sur les volontés de ses frères pour les rendre plus fortes et plus généreuses, qui, par une lutte incessante contre lui-même, a obtenu la maîtrise de lui-même.

Un de nos jeunes intellectuels a écrit : « Le monde est en panne. » Image d'une exactitude saisissante. Mais qui remettra la machine en marche? Un dictateur, un empereur, un soviétique, un parti? Non; nous ne savons que trop ce qu'il y a lieu d'attendre de ces forces-là. Ce qu'il nous faut, ce sont des dirigeants, et... des dirigés ayant appris à dominer leurs passions : passions de jouissance, de haine ou de domination.

* * *

Dans les milieux où l'on se donne encore la peine de penser, on se montre fort soucieux du danger que court l'esprit dans un monde de plus en plus matérialisé.

Le mot *esprit*, tout le monde s'en sert, peut-être parfois un peu à la légère, et il reçoit de ce fait des acceptions singulièrement contradictoires. Pour certains penseurs, l'esprit, le spirituel, c'est seulement l'intelligence. Erreur, erreur subtile peut-être, mais, à coup sûr, grave. Elle ne va rien moins, en effet, qu'à supprimer le plus élevé des trois ordres de Pascal. Sans insister sur cette conséquence, je tiens à signaler une imprécision favorable à l'équivoque dont je me plains.

La suprématie du spirituel, qui ne la proclame? Mais trop souvent on oublie de dire sur quoi elle s'exerce, pourquoi il faut qu'elle s'exerce et à quoi on aboutit si on la méprise.

N'y a-t-il pas dans cette omission une influence de la doctrine tant prônée au XVIII^e siècle, et d'après laquelle la nature humaine est bonne au point de départ et n'a nul besoin de redressement pour s'épanouir harmonieusement?

Certes, cette théorie est plus séduisante que celle qui nous parle d'une nature humaine à mater, en même temps, d'ailleurs, qu'elle nous fournit les moyens d'y réussir. Mais de cette impression, quel compte devons-nous tenir? Tout ce qu'il y a en nous de spirituel nous crie : « Aucun. La doctrine que tu dois adopter, si tu veux réaliser pleinement ton humanité, ce n'est pas celle qui flatte tes

sens, mais te conduit à la mort; c'est celle qui traite sévèrement tes sens, mais te conduit à la vie. »

Et, ici, nous rejoignons la conclusion du Discours sur la Montagne, que vous accorderez au prêtre que je suis la consolation de vous rappeler, à vous, mes si bienveillants auditeurs :

« Qu'il est large le chemin qui mène à la mort!

« Qu'il est étroit le chemin qui mène à la vie! »

Oui, il est étroit; oui, il faut s'y ensanglanter les genoux, les mains et le cœur. Mais, encore une fois, il mène à la vie, et le spirituel n'exerce vraiment sa suprématie que lorsqu'il nous le fait choisir.

PIERRE SANSON,
Prêtre de l'Oratoire.

Les missionnaires et le cinéma

A la fin du mois de septembre se tiendra le Congrès annuel de la Centrale catholique de Film. Il n'entre pas dans mes intentions de paraphraser ici le programme de ce congrès. Les quotidiens et les revues spécialisées le feront à suffisance et nul n'ignorera ni avant, ni après, les buts et les résultats de cette manifestation dont l'intérêt croît chaque année à mesure que les idées de ses dirigeants s'affermissent et que leurs réalisations deviennent plus dignes d'admiration et de confiance.

Alors que l'année dernière les organisateurs avaient surtout voulu étendre l'influence catholique sur le public amateur de cinéma, je crois savoir qu'aujourd'hui leur intention est d'envisager sérieusement la question de la production.

Les auspices ne pourraient être plus favorables. De ce côté-ci de l'Océan nous sommes, en fait de cinéma, dans un tel gâchis que l'heure a certainement sonné pour les catholiques d'apporter leur contribution à l'art du film. Longtemps éloignés par principe — ou parti pris — de ce domaine, ils s'en sont rapprochés peu à peu. Bien mieux, ils ont fini par s'y intégrer et possèdent aujourd'hui, parmi les jeunes, assez de personnalités pour pouvoir entreprendre un travail sérieux.

Parmi ceux qui peuvent contribuer le plus utilement à une vaste production catholique de films doivent se ranger — ne vous étonnez pas — les missionnaires.

* * *

Le R. P. Dufays, des Pères Blancs d'Afrique, a prouvé, par ses œuvres, qu'avec une préparation technique somme toute peu compliquée, peu dispendieuse et point très longue, un missionnaire est aussi capable que n'importe qui de manier une camera. Le R. P. Dufays a réalisé quelques films sur l'Afrique du Nord. Ces films sont peut-être un peu monotones, mais ce sont des documentaires dont la prise de vue fut remarquable et digne d'éloges. Le but de ces bandes est de magnifier l'œuvre de la France et en particulier celle des Pères Blancs d'Afrique en Algérie.

Si le R. P. Dufays devait avoir beaucoup d'émules et d'imita-

teurs dans les autres congrégations religieuses, ce serait à mon sens, une profonde erreur.

Non pas que je trouverais regrettable que de nombreux missionnaires emportassent dans leurs bagages caméras et boîtes de pellicules. Bien au contraire. Mais à mon sens le rôle qu'ils devraient avoir dans la cinématographie catholique n'est pas encore très bien compris.

Quelques conversations m'ont appris bien des choses à ce sujet.

Apprenez à un jeune missionnaire la technique de la prise de vue. Confiez-lui appareils et matériaux. Son premier rêve — et ce sera très souvent son seul rêve — le voici : fabriquer sur place, en terre lointaine, un film magnifiant l'activité de sa congrégation ou de son pays.

S'il a du talent il fera un assez bon film de propagande dont il enverra les négatifs à sa maison-mère en Europe. Ses supérieurs utiliseront ces documents pour donner des conférences missiologiques dans les salles d'œuvres, conférences suivies de collectes au profit de la mission ainsi présentée.

Activité louable et dont je ne voudrais pas me gausser.

Mais que toutefois, il me soit permis de dire à ces chers missionnaires que de telles réalisations n'ont que peu de points communs avec la production cinématographique qui nous préoccupe.

Quand toutes les congrégations apostoliques auront fait un film sur leur activité, nous nous trouverons en présence d'une série de spectacles forcément similaires et dont l'intérêt sera vite épuisé. Ces kilomètres de films représenteront sur une plus vaste échelle ces « calendriers des missions » pleins de photographies touchantes commentées par des légendes pieuses ou d'édifiantes anecdotes.

Et de même que ces calendriers ne font pas avancer d'un pas la littérature d'inspiration catholique — ils n'en ont d'ailleurs point la prétention — de même ces monographies filmées n'auront pas aidé le moins du monde au développement d'un cinéma d'inspiration chrétienne.

C'est un rôle bien plus vaste, bien plus important que devraient jouer les pionniers de la foi lointaine dans cette activité dont la nécessité s'avère chaque jour plus impérieuse.

Supposons — hypothèse très vraisemblable — qu'une société se constitue au capital de 20 ou 30 millions. Que cette société élabore un programme de production de films non pas bondieusards ni même directement apostoliques, mais avant tout intéressants, divertissants, d'une réalisation technique irréprochable, mais dont l'âme — car tout film possède une âme — soit chrétienne.

Les dirigeants de cette société ne commettront pas la maladresse d'engloutir ces 20 ou 30 millions dans la construction de studios, ni dans l'achat d'installations coûteuses.

Ils se serviront de ceux et de celles qui existent déjà et ne demandent qu'à être loués. Et pendant qu'ils les utiliseront, ces studios et ces appareils, d'autres ne s'en serviront pas pour des fins mauvaises.

Mais je conçois très bien cette série de productions « catholiques » comme autre chose que des œuvres intimistes, folkloriques, régionalistes ou familiales, ce qui, à première vue, semble avantageux comme prix de revient (décors simples et à portée de la main), mais rétrécit singulièrement l'universalité d'intérêt que devrait présenter le film catholique, ainsi que le font la plupart des films américains.

Parce qu'il serait vraiment humain, parce qu'il serait vraiment universel à cause de son inspiration même, le film catholique pourrait puiser dans l'exotisme d'incomparables éléments de vie qu'aucune autre école n'a pu employer jusqu'ici avec bonheur.

La splendeur de ces décors exotiques, pourquoi faudrait-il les reconstituer péniblement en studio?

D'autre part, ce serait folie que de fréter une expédition spéciale comprenant interprètes et techniciens pour aller tourner à des milliers de kilomètres d'Europe les deux ou trois cents mètres d'exotisme qu'exigerait un scénario.

Et c'est précisément ici que les missionnaires, dont l'activité s'étend dans les contrées les plus inaccessibles et les plus impressionnantes du monde, pourraient jouer le rôle de pourvoyeurs de pellicule impressionnée.

Ce sont des décors tout palpitants de vie qu'ils pourraient ainsi nous fournir à peu de frais. Au point de vue technique c'est un véritable enfantillage que d'intégrer dans ces décors les personnages d'une intrigue déterminée. Ces sortes de truquage sont depuis longtemps de pratique courante.

Puiser dans ce vaste océan de poésie qu'est l'univers entier, y puiser pour nous la beauté vivante, tel est le grand service que peuvent nous rendre les missionnaires.

Et de même que le sculpteur d'un bloc brut de marbre rare, extrait d'un sol étranger, fait jaillir la forme évocatrice, de ces matériaux bruts pris aux hasards des rencontres lointaines et que nous enverraient les missionnaires, nous pourrions, nous aussi, façonner le vrai spectacle dont la foule est affamée.

Voilà un exemple de ce que pourrait réaliser cette grande fraternité chrétienne que les propagateurs de la Foi vont enseigner au loin.

Qu'ils ne l'oublient pas; si, à d'autres égards, ils doivent pouvoir compter sur le continuel soutien des catholiques vivant en pays civilisés, au point de vue du cinéma c'est nous qui devons pouvoir compter sur eux, car c'est nous qui sommes, à cet égard, en pays de mission!

JEAN DENIS.

ENCYCLOPÉDIE BELGE

Œuvre de quarante spécialistes, parmi lesquels des professeurs des quatre universités, les fonctionnaires les plus éminents de nos ministères, nos publicistes les plus distingués.

L'ENCYCLOPÉDIE BELGE

en 1 volume in-4° (20 x 27) de plus de 800 pages, imprimé sur beau papier, contenant de nombreux clichés et six hors-texte en couleurs.

Prix de l'ouvrage relié pleine percaline : 180 francs

SOUSCRIPTION

à la Renaissance du Livre, 12, place du Petit-Sablon, BRUXELLES

180 francs *au comptant*

195 francs *à terme, paiement 20 francs par mois*

Ces prix sont établis pour une période expirant à la publication de l'ouvrage.

COOSEMANS

JOAILLIER ET ORFÈVRE
DE L.L. M.M. LE ROI ET LA REINE
25, AV. DE LA TOISON D'OR BRUXELLES